Illinois U. Library

NUMÉRO 173

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE LA
MADELEINE
MADELEINE LÉLY-BRULÉ

JACQUES CASTELOT
SUZET-MAÏS
JEAN-MAX
JOSÉ NOGUERO

LADY 213

Comédie en 3 Actes de JEAN GUITTON
Mise en scène de GEORGES VITALY
AVEC
SUZANNE RISSLER
MAURICE DORLÉAC
SAINT-LUC
ET
CLAUDE PÉRAN

Décor d'EMILE BERTIN
Exécuté par EMILE BERTIN
Robes de MAGGY ROUFF

Tous les soirs à 21h (Sauf Jeudi) Dimanche et Fêtes. Matinée 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Costa-Rica

Flament Lady Riston

Flament Lady Riston Brochard

1 COSTA-RICA. — *Yo ne sais rien!... Yo vous le dis, pour que vous ne perdiez pas votre temps... et le mien!* (ACTE I.)

2 LADY RISTON. — *Ce vol... quelle désolante affaire!*
FLAMENT. — *N'exagérons rien... cambriolage sans plus!* (ACTE I.)

3 LADY RISTON, désignant Brochard. — *Quoi? Vous m'abandonnez à cet homme?*
FLAMENT. — *Si vous vous estimez en danger... appelez-moi!* (ACTE I.)

4 LADY RISTON, à Flament. — *Vous devriez savoir, monsieur, que dans notre métier, on ne se rappelle rien!* (ACTE II.)

5 BROCHARD, à lady Riston. — *Reconnaissez-vous cette lingerie, madame?* (ACTE II.)

Lady Riston Flament

Brochard Lady Riston

LADY 213

Pièce en trois actes

de Jean GUITTON

A Madame Madeleine Lély

En signe de reconnaissance et de respectueuse admiration.

J. G.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 18 janvier 1955 au théâtre de la MADELEINE, dans une mise en scène de Georges VITALY, un décor d'Emile BERTIN et avec la distribution suivante :

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Rémi	*Maurice DORLÉAC*
Brochard	*Claude PÉRAN*
Suzanne de Linière	*Suzanne RISSLER*
Costa-Rica	*José NOGUERO*
Jean Flament	*Jacques CASTELOT*
Lady Riston	*SUZET-MAÏS*
Bernheim	*SAINT-LUC*
Gérard de Linière	*JEAN-MAX*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean GUITTON

Supplément au nº 420 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Un salon richement meublé, au premier étage d'une luxueuse villa au Cap d'Antibes. Au fond, à gauche, et en pan coupé, large baie vitrée donnant sur le parc dont on aperçoit la cime des arbres. A droite et, faisant presque vis-à-vis à cette baie, une porte à double-battant ouvrant sur une galerie. Entre la baie et cette porte, une haute cheminée encadrée de deux profonds fauteuils. Sur le plan gauche, près de la rampe, petite porte donnant sur un appartement privé. A droite, en premier plan une autre porte à double-battant conduisant à d'autres appartements. Meubles de style, tableaux de maîtres, girandoles et lustres de cristal... lourds tapis d'Orient..., etc.

Au lever du rideau, la scène est plongée dans une profonde obscurité. Seul, un rayon de lune traverse la baie, jette une traînée blafarde dans la pièce. Il est minuit.., ou plus tard. Au rez-de-chaussée, un piano, discrètement, module une rhapsodie de Liszt. Entre autres meubles, dans un coin du salon, un guéridon supportant un téléphone.

Un long silence. Puis une silhouette d'homme se détache derrière la baie vitrée; on le voit enjamber le balcon de pierre. Un temps. Il tente, vainement, d'ouvrir la baie, puis brise un carreau, passe sa main par l'ouverture béante et tourne l'espagnolette. La baie lentement s'entrouvre. L'homme pénètre dans la pièce. Il est vêtu d'un complet sombre et porte chapeau. Se tournant vers le parc, il lance quelques mots à un individu qui, de toute évidence, guette au pied de la villa.

L'HOMME. — Attends-moi devant la grille, je te sifflerai! *(Nouveau silence. L'homme, à pas feutrés, se dirige vers la porte à droite et discrètement frappe. La porte s'ouvre largement. Paraît un maître d'hôtel en habit, Rémi. L'homme tournant un commutateur qui allume toute la pièce :)* Alors... qu'avez-vous entendu?

RÉMI. — A peine le bruit de la vitre, monsieur l'Inspecteur.

BROCHARD, *l'Inspecteur de police.* — Rien d'autre, vraiment?

RÉMI. — Non!

BROCHARD. — Où étiez-vous placé?

RÉMI. — Près du lit.

BROCHARD. — C'est bien, je vous remercie! *(Un temps.)* Prévenez Mme de Linière que je l'attends ici.

RÉMI. — Bien, monsieur l'Inspecteur.

BROCHARD. — Au fait, les invités sont-ils toujours au petit salon?

RÉMI. — Oui, monsieur l'Inspecteur!

BROCHARD. — Tous?

RÉMI. — Tous. Les tables de bridge et de poker sont au complet.

BROCHARD. — C'est bien... Allez!

Rémi sort à droite au fond. Brochard se dirige vers la baie, et ayant tiré de sa poche une lampe électrique, examine extérieurement, avec attention, le balcon de pierre, puis l'espagnolette de la fenêtre. Un temps.

De droite entre Suzanne de Linière. C'est une femme de trente-cinq à quarante ans aux manières affables, à la voix douce et prenante. Elle est moulée dans une robe de soirée qu'elle porte avec une simple élégance.

SUZANNE. — Vous m'avez demandée, monsieur l'Inspecteur?

BROCHARD. — Oui, madame!... Je m'excuse de vous arracher, une fois de plus, à vos invités, mais la première phase de mon enquête est terminée. L'homme devait être seul... Après avoir escaladé le balcon, il a dû se blesser, en brisant cette vitre, que je viens une fois de plus de mettre à mal... l'espagnolette porte une légère trace de sang et, à n'en pas douter, c'est par cette porte qu'il est entré chez vous. *(Il a désigné la porte à droite premier plan)* Qui... parmi vos invités occupe cette chambre?

SUZANNE. — Lady Riston!

BROCHARD. — A quelle heure hier soir, a-t-elle regagné son appartement?

SUZANNE. — Je ne saurais vous dire exactement... deux heures... trois heures peut-être! Lady Riston joue un jeu d'enfer qui la mène souvent jusqu'à l'aube.

BROCHARD, *tirant un papier de son portefeuille.* — J'ai examiné la photographie du bijou qui vous fut volé... Qui vous donna cette photo?

SUZANNE. — Le bijoutier Bernheim.

BROCHARD. — A combien estimez-vous la valeur de ce collier?

SUZANNE. — Trente-cinq, quarante millions! Il est tout émeraudes et perles.

BROCHARD, *après un temps.* — Le portiez-vous souvent?

SUZANNE. — A chacune de nos réceptions... quand mon mari est là.

BROCHARD. — M. de Linière ne devait-il pas rentrer aujourd'hui?

SUZANNE. — Il m'a télégraphié. Je ne l'attends pas avant demain... au plus tôt.

BROCHARD, *après un silence.* — Votre collier était-il assuré?

SUZANNE. — Seul, mon mari pourra vous le dire.

BROCHARD. — Avez-vous pensé à me préparer la liste de vos invités?

SUZANNE, *tirant un papier de son corsage.* — — La voici!

BROCHARD, *après un temps et tout en examinant la liste.* — Qui a couché chez vous, la nuit du vol?

SUZANNE. — Lady Riston... les Costa-Rica ... et M. Flament.

BROCHARD. — Quels étaient, hier, vos autres invités?

SUZANNE. — Lord Stuffel et lady Stuffel... L'amiral Laplace et M. Bertic, chef de cabinet de la Présidence du Conseil que sa femme est venue rejoindre au dîner.

BROCHARD. — Vous n'attendiez personne d'autre?

SUZANNE, *souriant.* — Si... mon mari.

BROCHARD, *insistant.* — Mais encore?

SUZANNE, *réticente.* — Le Premier ministre de Grande-Bretagne, de passage sur la Côte d'Azur, devait me faire l'honneur de venir prendre le thé... Au dernier moment, il s'est fait excuser.

BROCHARD, *après un long silence.* — J'en suis désolé, madame, mais je me trouve devant l'obligation de bavarder, discrètement rassurez-vous, avec les personnes à qui vous avez hier offert l'hospitalité.

SUZANNE. — C'est très désagréable.

BROCHARD. — Je sais... mais il le faut! *(Un temps.)* Les avez-vous mis au courant du vol?

SUZANNE. — Vaguement!... mais j'ai appris, ce matin, qu'ils avaient tous interrogé mes domestiques... A propos, que vous ont dit mes gens?

BROCHARD, — Pratiquement rien!... Votre valet et vos deux femmes de chambre sont très certainement étrangers à l'affaire... Quant à votre cuisinière, je juge inutile de la mettre sur le gril. *(Un temps.)* Puis-je vous prier d'avertir les Costa-Rica que je suis à leur disposition.

SUZANNE. — Est-ce vraiment indispensable?

BROCHARD. — Indispensable, madame!

SUZANNE. — Je vous les envoie!

BROCHARD. — M. Flament peut au besoin les accompagner.

SUZANNE. — C'est toute ma table de bridge qui va sauter.

BROCHARD, *souriant.* — Je vous la renverrai par morceau, madame.

Suzanne sort à droite au fond. Brochard se dirige vers la droite — premier plan — entrouvre la porte et, d'un coup d'œil prolongé, examine l'intérieur de la chambre. Un silence. Du fond, en coup de vent, entre Costa-Rica. C'est à n'en pas douter, un Américain du Sud au teint cuivré, aux cheveux plaqués et au verbe haut. Il est en smoking.

COSTA-RICA, *avec un accent prononcé.* — Yo ne sais rien!... Yo vous le dis, pour que vous ne perdiez pas votre temps et la mienne... yo ne sais rien!

BROCHARD. — Et Madame?

COSTA-RICA. — Madame ma femme, elle est plongée dans sa migraine, et yo n'ai pas le courage de l'en faire sortir.

BROCHARD. — A quel étage couchez-vous, monsieur?

COSTA-RICA. — A la seconde!

BROCHARD. — Et vous n'avez rien entendu, la nuit dernière?

COSTA-RICA. — Rien!... Et même si j'avais entendou quelque chose, yo ne vous le dirais pas, parce qu'il n'est pas dans mon métier de colporter les bruits.

BROCHARD. — Vous auriez tort, monsieur! *(Un temps.)* Qui vous mit au courant du vol?

COSTA-RICA. — Tout le monde!... Personne n'en parle, mais on ne pense qu'à ça... Alors à force d'y penser, on finit par tout savoir.

BROCHARD, *après un temps.* — Quelle est votre profession, monsieur?

COSTA-RICA. — Ma profession?... Quelle profession?

BROCHARD. — Si vous préférez, quels sont vos moyens d'existence?

COSTA-RICA, *se cabrant.* — Mes moyennes dans l'existence!... ce n'est donc plus oune renseignement que vous me dérobez... c'est une oune interrogatoire...

BROCHARD, *sèchement.* — Si vous voulez!

COSTA-RICA. — Yo refuse de me prêter à ce jeu de massacre.

BROCHARD. — A votre aise, monsieur!

COSTA-RICA. — Yo souis un honnête homme, monsieur... y'ai déjà donné ici... au poker plus de cinquante mille pesetas...

BROCHARD. — Je sais... vous jouez gros, très gros...

COSTA-RICA. — Yo joue comme je l'entends... et cela ne regarde personne, en dehors de ma pauvre femme qui en fait de la migraine...

BROCHARD, *après un temps.* — Puis-je vous demander votre passeport?

COSTA-RICA. — Vous le pouvez!... mais yo ne vous le montrerai pas... parce qu'il est confidentiel sur mon âge de naissance... et mes itinéraires de voyage.

BROCHARD. — Vous venez de Paris je crois?

COSTA-RICA. — Yo viens d'où yo veux!... Ma parole d'honneur vous me prenez pour oune « monte-en-l'air »... Si yo vous laissais la bride sur le cou vous iriez visiter mes bagages...

BROCHARD, *posément.* — C'est fait, monsieur!

COSTA-RICA. — C'est fait?

BROCHARD. — Mon collègue s'en est occupé pendant le dîner.

COSTA-RICA. — Vous avez visité mes bagages?

BROCHARD. — Oui, monsieur.

COSTA-RICA. — Tous... au complet?

BROCHARD. — Tous, monsieur!

COSTA-RICA, *éclatant.* — Oh! Santa Madona!... Dans oune piège à loups... Yo me souis fourré dans oune piège à loups... Eh bien! monsieur, demain le Consul de Caracas, notre présidente de la Venezuela, et toutes les grandes dignitaires de mon pays, ils sauront que la police française, elle est composée d'individus louches.

BROCHARD. — Mesurez vos paroles, monsieur.

COSTA-RICA. — Yo les mesure, monsieur, parce que si yo les mesurais pas... yo vous dirais... *(A Jean Flament qui vient d'entrer :)* « La caverne d'Ali Baba », monsieur Flament, nous sommes emprisonnés dans la caverne d'Ali Baba... *(A Brochard :)* Mais yo vous en préviens, policier de malheur, vous ne me reverrez plus... Yo saute dans ma voiture et yo disparais.

BROCHARD. — Cela m'étonnerais, monsieur... j'ai la clé du garage...

COSTA-RICA. — Vous avez!... Il a la clé!...

(Se précipitant vers la droite :) Laquais!... Chasseur!... Caracas!... Demandez-moi Caracas par spécial téléphone...

Il disparaît dans la galerie à droite tandis que le nouveau venu, Jean Flament, posément allume une cigarette. Jean Flament est un homme sans âge (quarante ou cinquante ans) dont les cheveux grisonnants surprennent, tant sa silhouette est jeune, sportive et racée. Il est en smoking.

FLAMENT, *posément.* — Qu'avez-vous bien pu dire à ce monsieur?

BROCHARD. — Je lui ai posé les plus anodines questions. Il a vu rouge en apprenant que nous avions visité les bagages des invités.

FLAMENT, *intrigué.* — Vous avez...

BROCHARD, *souriant.* — Pas encore, monsieur!... Simple boutade!... Si nous devions en arriver là, j'en préviendrais Mme de Linière. *(Un temps .)* Vous êtes au courant de l'affaire?

FLAMENT. — Plus ou moins. Vol banal avec effraction, m'a-t-on dit...

BROCHARD. — Quarante millions, monsieur!

FLAMENT. — Qu'attendez-vous de moi?

BROCHARD. — Quelques précisions.

FLAMENT. — Sur quoi... sur qui?

BROCHARD. — Sur rien... sur tout!... Un détail, apparemment sans importance, oriente souvent une enquête. *(Un temps .)* Vous êtes un ami de la maison?

FLAMENT. — Une relation, sans plus.

BROCHARD. — Du couple?

FLAMENT. — De Monsieur... Il devait arriver aujourd'hui, je l'attends.

BROCHARD, *après un temps.* — Y a-t-il indiscrétion à vous demander vos papiers?

FLAMENT. — Aucune!

Il lui tend une carte d'identité.

BROCHARD, *consultant la carte.* — Vous êtes industriel?

FLAMENT. — Oui.

BROCHARD. — Que fabriquez-vous?

FLAMENT. — Rien!... Je commandite, sans plus.

BROCHARD. — Avec votre propre argent?

FLAMENT, *souriant.* — Pas si bête!

BROCHARD, *après un temps.* — Savez-vous, monsieur, que votre carte d'identité est périmée?

FLAMENT. — Oui! *(Tirant une autre carte de son portefeuille :)* Mais celle-ci doit être à jour!

BROCHARD, *jetant un coup d'œil sur la carte et changeant brusquement d'attitude.* — Oh pardon, monsieur!... Excusez-moi!... *(Un temps .)* Vous êtes de service, ici?

FLAMENT, *souriant et à voix basse.* — Service secret, naturellement. *(Un temps.)* M. de Linière et vous, à présent, êtes les seuls à le savoir.

BROCHARD, *après un temps.* — Vous dépendez de l'Intérieur?

FLAMENT. — Non. Affaires étrangères.

BROCHARD. — Mon enquête, en ce qui vous concerne, est donc terminée?

FLAMENT. — Non!... Ce stupide incident... ce vol imbécile m'obligent à me confier à vous... nous allons travailler ensemble... *(Un temps .)* A partir de cette minute, vous êtes à ma disposition.

BROCHARD. — Bien, monsieur!

FLAMENT, *après un silence.* — Paris, ce matin, m'a télégraphié vos états de services, je sais qui vous êtes, Brochard, je puis donc vous révéler la raison de ma présence ici... Peut-être déjà l'avez-vous devinée?

BROCHARD. — Heu... non!

FLAMENT. — Lady Riston!...

BROCHARD. — La joueuse enragée?

FLAMENT. — Oui!... Elle est, depuis trois ans, la veuve modérément affligée de lord Riston, ex-membre de la Chambre des Lords, et, durant la dernière guerre, éminence grise du Foreign Office.

BROCHARD. — Je n'aurais donc pas à l'interroger!

FLAMENT. — Si!... au contraire... traitez-la, en feignant d'ignorer sa qualité... D'ailleurs, à la vérité, nous ignorons tout d'elle. *(Un temps .)* Avant d'être lady, elle fut comtesse italienne... Durant des années, elle encombra le Gotha... mais sa puissance occulte fut toujours considérable. *(Un silence.)* J'eus, il y a une quinzaine d'années, l'occasion de la filer à Vienne... A n'en pas douter, elle appartenait alors à un service de contre-espionnage... c'est bête à dire, je ne pus jamais savoir lequel.

BROCHARD. — Elle vous connaît donc?

FLAMENT. — Elle m'a certainement oublié. *(Souriant :)* A l'époque je portais barbe, lunettes... et mon aspect extérieur, mon accent tudesque m'apparentaient vaguement à un businessman apatride... *(Un temps .)* La mâtine m'a tenu la dragée haute... mais quelle belle fille!

BROCHARD, *le dévisageant en souriant.* — Ah oui?

FLAMENT, *même jeu.* — Oui!

BROCHARD, *après un temps.* — Puis-je me permettre de vous demander ce qu'elle fait ici?

FLAMENT. — Probablement ce que j'y fais moi-même... elle attend le retour de M. de Linière.

BROCHARD. — Un de nos meilleurs diplomates, je crois.

FLAMENT. — Mieux que ça! *(Un silence .)* Avant-hier, il était à Moscou... Le Kremlin l'a certainement reçu!... Lady Riston, à n'en pas douter, n'est ici que pour tenter de surprendre le but de sa mission. *(Un silence.)* A quoi pensez-vous?

BROCHARD. — Aux premières conclusions de mon enquête... le voleur pour atteindre les appartements de Mme de Linière a certainement traversé sa chambre.

FLAMENT. — Ah? *(Un temps .)* Vous êtes certain?

BROCHARD. — Absolument certain.

FLAMENT. — Coïncidence, sans doute... A moins que... *(Un silence .)* Avec elle sait-on jamais... *(Un temps .)* En quarante-sept, au

Métropole de Bruxelles, elle eut l'inconsciente audace... ou le courage... Mais à quoi bon!... *(Un silence.)* L'affaire faillit mal tourner... Elle occupait l'appartement « 213 ». Le numéro lui est resté... Nous l'avons depuis baptisée « Lady 213 ». *(Un silence.)* « Lady 213 »... quelle femme!

A cet instant provenant de la galerie, on perçoit un rire éclatant et quelques mots jetés à la volée. A n'en pas douter, il s'agit de lady Riston.

VOIX DE LADY RISTON. — Si, si j'y vais... Gardez ma place, je reviens.

FLAMENT. — C'est elle... pour l'instant, filez.

BROCHARD. — Par où?

FLAMENT. — Ici, à gauche, c'est l'appartement de la Linière. Il est certainement inoccupé... Vous reviendrez quand vous m'entendrez allumer mon briquet.

BROCHARD. — Bien, monsieur!..

Il sort rapidement par la petite porte à gauche.

VOIX DE LADY RISTON. — Je vous dois cinq cents dollars, je redescends vous les jouer... quitte ou double...

Entre lady Riston. C'est une grande et jolie femme à l'allure décidée. Une éclatante robe de soirée, d'étonnants bijoux lui donnent une allure prestigieuse. Elle s'exprime avec un indéfinissable accent qui tient du slave et de l'anglo-saxon.

LADY RISTON, *à Flament.* — Oh! Monsieur Flament!... vous êtes seul!... vous faites pénitence!... Où sont les policiers... le juge d'instruction... la Cour d'assises...

FLAMENT. — Ils vous cherchent, lady Riston.

LADY RISTON. — Moi aussi!... Nous devons finir par nous rencontrer!... *(Un temps.)* Cher Costa-Rica... il a perdu sa voiture, les pesetas que je lui ai gagnés... il a tout perdu... et il pleure... il pleure... *(Un temps.)* Ce vol!... quelle désolante affaire...

FLAMENT. — N'exagérons rien... cambriolage sans plus...

LADY RISTON. — Vous avez raison!... On cambriole partout cette année!... C'est la mode!... Pauvre petite Mme de Linière, je suis de tout cœur avec elle... J'adore les émeraudes... les perles aussi... J'adore tout!... Si j'avais perdu un tel joyau je me tuerais... pensez-vous qu'elle va se tuer?

FLAMENT, *souriant.* — Certainement pas.

LADY RISTON. — Ce serait tellement mieux!

FLAMENT. — Pour qui?

LADY RISTON, *riant.* — Evidemment, pour qui?... Cela nous eût procuré un bouleversant week-end, mais à quel prix!... Il ne faut pas qu'elle se tue!... Comme vous le dites si joliment en France: « Plaie d'argent n'est pas mortelle »... Et c'est vrai!... car si c'était mortel il n'y aurait plus de France... J'adore la France! quel amusant pays!.... Tout va de travers et rien ne marche mal!... les gens ont du chagrin mais ils s'amusent sans cesse... Tout commence par des cris et finit par des flonflons... Si je n'étais Anglaise, je voudrais être Française...

FLAMENT. — Vous êtes Anglaise, lady Riston?

LADY RISTON. — Non!... Mais mon mari l'était terriblement, cela fait une bonne moyenne... Alors, dites-moi, les policiers où sont-ils? Vous a-t-on interrogé?

FLAMENT. — A peine! Vérification d'identité... pour la forme!

LADY RISTON. — Ainsi avez-vous montré vos papiers?

FLAMENT. — Oui!

LADY RISTON, *souriant.* — Jean Flament industriel!

FLAMENT, *surpris.* — Vous connaissez mon prénom?

LADY RISTON. — Mme de Linière est très indiscrète! Industriel, c'est un joli métier! *(Un temps.)* N'avez-vous pas un frère?

FLAMENT. — Un frère?... Vous connaissez un autre Flament?

LADY RISTON. — Pas encore!... Mais j'ai rencontré, voici bientôt quinze ans... Où donc l'avais-je rencontré?... A Vienne!... Autriche!... un gentleman qui vous ressemblait point pour point... Il avait une barbe, des lunettes... et un accent bizarre qui tenait de la Wilhemstrasse et de Ménilmontant.

FLAMENT, *souriant.* — Permettez, lady Riston, je n'ai ni barbe ni lunettes...

LADY RISTON, *souriant.* — Non!... Mais sous sa barbe, il avait votre peau... et derrière ses lunettes, il avait vos yeux!

FLAMENT. — Voilà ce qui s'appelle être physionomiste!

LADY RISTON. — Je le suis, en effet!

FLAMENT. — Pas toujours, la preuve!... Je m'en excuse, auprès de mon frère, mais je suis fils unique...

Ce disant, il a tiré de sa poche un étui à cigarettes.

LADY RISTON. — Dommage pour lui!... *(Un temps.)* C'était un tout petit individu de rien du tout, mais à ses heures m'a-t-on dit, un amant de qualité...

FLAMENT, *après un temps et lui présentant l'étui.* — Cigarette?

LADY RISTON. — Merci!... Non!...

FLAMENT. — La fumée vous gêne?

LADY RISTON. — La mienne seulement! *(Flament porte une cigarette à sa bouche.)* Votre frère fumait le cigare... le gros cigare... mais il n'avait pas l'habitude, il toussait beaucoup.

FLAMENT, *souriant.* — Vous y tenez!

Il a sorti un briquet de sa poche qu'il finit par allumer après en avoir fait craquer la pierre plusieurs fois.

LADY RISTON. — Il avait aussi des allumettes!

A cet instant, de gauche, entre l'Inspecteur Brochard.

BROCHARD, *feignant la surprise.* — Oh! pardon!

LADY RISTON. — Enfin! un policier!

BROCHARD, *surpris.* — Plaît-il, madame?

LADY RISTON. — Vous n'êtes pas policier?

BROCHARD. — Si!

LADY RISTON. — Le contraire serait incroyable. Vous êtes une carte de visite ambulante... vous faites « policier » de la pointe des cheveux à celle de vos pieds... On a envie de vous faire arrêter...

BROCHARD. — Me faire arrêter, moi?

LADY RISTON, *souriant.* — Par précaution, pour vous rendre inoffensif...

FLAMENT, *à Brochard.* — Je vous laisse avec lady Riston.

BROCHARD, *s'inclinant.* — Très honoré, madame!

LADY RISTON, *à Flament.* — Quoi! Vous m'abandonnez à cet homme?

FLAMENT, *souriant.* — Si vous vous estimez en danger, appelez-moi, je viendrai vous arracher à ses griffes!

LADY RISTON, *éclatant de rire.* — Je préfère le tuer!

FLAMENT, *gagnant la droite et bas à Brochard.* — Ne gaffez pas... elle m'a reconnu!

LADY RISTON, *très hautaine, à Brochard.* — Que désirez-vous de moi?... Mon passeport?

BROCHARD, *très courtois.* — Inutile, madame, je n'ai qu'un simple renseignement à vous demander.

LADY RISTON. — Alors, faites vite!

BROCHARD, *désignant la droite au premier plan.* — Vous occupez bien cette chambre?

LADY RISTON. — Evidemment!... C'est la meilleure!

BROCHARD. — La nuit du vol... enfin, hier soir, ou ce matin... à quelle heure vous êtes-vous couchée?

LADY RISTON. — Je ne me suis pas couchée.

BROCHARD. — Ah!... *(Un silence.)* Qu'avez-vous donc fait?

LADY RISTON, *après un long silence.* — J'ai lu... j'ai écrit... j'ai même failli penser...

BROCHARD. — Cependant, ce matin, votre lit était défait, madame?

LADY RISTON. — Qui vous l'a dit?

BROCHARD. — Je le suppose!

LADY RISTON. — Vous supposez mal, monsieur.

BROCHARD, *après un temps.* — A quelle heure êtes-vous montée dans votre chambre?

LADY RISTON. — Deux heures. Trois heures! je ne me souviens pas... Quelle importance?

BROCHARD. — C'est, d'après moi, l'heure approximative du vol... L'homme, entré par cette fenêtre, a traversé votre appartement pour gagner celui de Mme de Linière.

LADY RISTON. — Qui vous l'a dit?... Lui?....

BROCHARD. — Hélas non!.. mais c'était le chemin le plus direct... Tous les invités étant vraisemblablement au rez-de-chaussée... l'idée de faire le tour par la galerie ne lui serait certainement pas venue.

LADY RISTON. — Qu'en savez-vous?

BROCHARD. — La chose est indiscutable.

LADY RISTON. — Alors ne la discutons pas, monsieur le policier... mais vous devriez user de plus de modestie... *(Un temps.)* Au fait, comment était-il, ce fameux collier?

BROCHARD. — En voici la photographie, madame.

LADY RISTON, *examinant la photo.* — Ah!... C'est tout?

BROCHARD. — Pas mal quand même... quarante millions!...

LADY RISTON. — A peine de quoi vivre une pauvre petite année.

BROCHARD, *après un temps.* — Ne l'aviez-vous jamais remarqué au cou de Mme de Linière?

LADY RISTON. — Jamais!... Mais j'ai souvent, ailleurs, remarqué d'autres étonnants bijoux!

BROCHARD. — Ah!... Lesquels?...

LADY RISTON. — Ceux de la couronne!... *(Un temps.)* Puis-je disposer?... Vous en avez fini avec moi?

BROCHARD. — Pour l'instant... oui, madame.

A cet instant, de droite, par la galerie, entre le maître d'hôtel, Rémi.

RÉMI, *à lady Riston.* — Madame m'envoie prévenir lady Riston que la table de poker est reformée.

LADY RISTON, *gagnant la droite.* — Je descends.

BROCHARD, *la retenant.* — Un instant, madame, je vous prie... *(A Rémi :)* A quelle heure la femme de chambre a-t-elle refait le lit de lady Riston?

RÉMI. — A dix heures, monsieur.

BROCHARD. — Vous étiez présent?

RÉMI. — Oui, monsieur!

BROCHARD. — Où se trouvait la couverture?

RÉMI. — Elle était rejetée au pied du lit.

BROCHARD. — Et les draps?

RÉMI. — Roulés sur le côté.

BROCHARD. — C'est bien, je vous remercie. *(A lady Riston :)* Cette fois-ci, madame, j'en ai vraiment fini avec vous!

Rémi est sorti à droite, côté galerie.

LADY RISTON, *à Brochard d'une voix contenue.* — Imbécile!... Petit imbécile de policier que vous êtes!... Au lieu de vous préoccuper de ce que font les femmes dans leur lit, vous feriez mieux de vous demander ce que fait la vôtre dans celui des autres?

BROCHARD. — Je suis célibataire, madame!

LADY RISTON. — Eh bien!... elle a eu de la chance!

BROCHARD. — Qui?

LADY RISTON. — Celle que vous auriez pu choisir pour la corvée conjugale!

A cet instant, de droite, côté galerie, entrent Suzanne de Linière et Jean Flament.

SUZANNE, *à lady Riston.* — Eh bien! chère amie!... Nous vous attendons, les joueurs vous réclament.

LADY RISTON. — Ont-ils donc encore de l'argent?

SUZANNE. — Il faut croire!

LADY RISTON. — Vous me surprenez, ils faisaient tous une si drôle de tête quand je les

ai quittés!... Ayez la gentillesse de les avertir que je m'occuperai du reliquat demain... *(Un temps .)* Cette nuit, j'ai mieux à faire.

SUZANNE. — Ah vraiment... peut-on savoir?

LADY RISTON, *désignant Brochard.* — Ce petit policier a tendance à s'enliser, à s'enchevêtrer dans ses propres filets!... Il va!... Il va!... mais il ne pense pas assez.

BROCHARD, *vexé.* — Madame, je...

LADY RISTON. — Ou il pense trop, ce qui revient au même! *(A Brochard :)* Oui, vraiment, vous pensez trop!... Mais il vous manque « ça »... ce petit rien!... le flair... Ne faites pas cette tête-là!... Courage! mon petit, courage!... Vous n'êtes plus seul dans la vie à présent, je suis là!... Et je vais vous aider... vous replacer dans le droit chemin...

FLAMENT, *souriant.* — Seriez-vous policier, lady Riston?

LADY RISTON. — Je suis mieux que cela, monsieur... je suis femme!

SUZANNE, *déçue.* — Que vais-je dire à mes invités?

LADY RISTON. — Rien! Chère et douce amie!... Je vais les attendrir sur ma santé... J'ai toujours une petite migraine en réserve sur moi... La migraine! quel remède!... C'est elle qui nous protège des hommes et nous éloigne des imbéciles. *(A Suzanne :)* Venez! *(A Brochard :)* A bientôt, cher petit apprenti policier!

FLAMENT. — Si vous avez besoin de mes services, lady Riston, ne vous gênez pas, je suis à votre disposition.

LADY RISTON. — Non, merci!... A chacun son métier, monsieur le gros industriel!

Elle sort à droite avec Suzanne.

FLAMENT, *gêné à Brochard.* — Que s'est-il passé?

BROCHARD. — Rien!

FLAMENT. — Vous avez dû vous montrer maladroit.

BROCHARD. — Ou trop subtil!... Je viens de la prendre en flagrant délit de mensonge, votre lady Riston!... Bien qu'elle prétende le contraire, elle s'est couchée la nuit dernière!... Le maître d'hôtel lui a, devant moi, infligé le plus cinglant des démentis...

FLAMENT. — Et alors? Où voulez-vous en venir? *(Un temps .)* Auriez-vous par hasard, la sottise de la soupçonner?

BROCHARD. — Pourquoi pas?

FLAMENT, *sèchement.* — Ah non! je vous en prie, Brochard, pas de gaffe!

BROCHARD. — Elle vient de vous le dire, monsieur, je fais correctement mon métier.

FLAMENT. — Vous le faites mal!

BROCHARD, *blêmissant.* — C'est la première fois, monsieur, qu'un de mes supérieurs m'infligе un tel camouflet.

FLAMENT, *après un temps.* — Allons, Brochard, vous avez affaire à une grande dame.

BROCHARD. — J'ai vu mieux!

FLAMENT. — Sans doute!... Moi aussi!... mais la situation prépondérante de feu lord Riston... sa fortune personnelle...

BROCHARD. — Je sais... je sais... mais à moins que vous ne m'en donniez l'ordre formel... et par écrit, je ne céderai pas devant elle. On ne m'a pas au chantage, moi... j'irai jusqu'au bout.

FLAMENT. — Qu'entendez-vous par là?

BROCHARD. — Le voleur a traversé sa chambre... Or, elle était dans son lit.

FLAMENT. — Mais non, mais non!

BROCHARD. — Si!... Enfin, j'ai toutes bonnes raisons de le croire... *(Un temps .)* Et si je suivais mon instinct...

FLAMENT, *inquiet.* — Que feriez-vous?

BROCHARD. — J'irais fouiller ses bagages!

FLAMENT. — Vous êtes fou?

BROCHARD. — Peut-être... *(Un temps .)* Mais j'y vais quand même, monsieur.

FLAMENT. — Je vous l'interdis!

BROCHARD. — Vous la protégez donc, monsieur?... Mieux... vous la défendez?

FLAMENT. — Vous êtes sur la mauvaise voie, Brochard.

BROCHARD. — Je ne demande qu'à le reconnaître.

FLAMENT. — Vous oubliez que ses bagages, relèvent sans doute de la valise diplomatique... On ne fouille pas les bagages de lady Riston... On ne force pas ses valises!...

BROCHARD. — Je ne forcerai rien du tout, monsieur... j'ai fait mes preuves!... Les serrures, devant moi, ont les pires complaisances.

FLAMENT, *après un temps.* — Soit!... Mais alors vous agissez seul, j'ignore tout, vous ne m'avez rien dit!

BROCHARD. — Merci, monsieur!

Il sort à droite. Flament, resté seul, allume posément une cigarette. On le sent intérieurement angoissé. Il va, vient, s'arrête... Brusquement, il se contracte... tend l'oreille et lady Riston apparaît.

FLAMENT, *pâlissant.* — Vous?

LADY RISTON, *tout en fixant la porte de sa chambre.* — Excusez-moi, mais je suis sans mouchoir!

FLAMENT, *souriant jaune.* — Vous allez pleurer?

LADY RISTON, *souriant.* — Pas encore, mais devant cette petite affaire, je ressens une voluptueuse angoisse qui me rend fébrile!... Voyez mes mains... elles sont moites!... *(Un temps.)* Pauvre petite Mme de Linière... Pauvre petit policier!... J'aimerais tellement pouvoir le soulager!...

FLAMENT. — Permettez-moi, lady Riston, de m'étonner de l'intérêt que vous portez à ce pâle fait divers.

LADY RISTON. — C'est ma nature, je n'y peux rien!... Je me suis toujours passionné pour tout ce qui reste étrange, énigmatique... obscur!.... L'inconnu m'attire!.. le danger aussi.

FLAMENT. — Le danger... quel danger?

LADY RISTON. — Ne m'assommez pas de vos questions, cher monsieur, nous sommes tellement éloignés l'un de l'autre! Laissez-moi à mon plaisir et retournez à votre industrie!... Le fait que j'aille prendre un mouchoir dans ma chambre ne justifie pas une telle contro-

verse... Si je vous laissais faire, vous me feriez une scène.

FLAMENT, *gêné.* — Pardonnez-moi! *(Tirant brusquement la pochette de son smoking :)*... mais si cette pochette peut vous convenir, je vous l'offre volontiers... elle me fut donnée par...

LADY RISTON. — Par?...

FLAMENT. — Enfin... ce fut pour moi un gage de bonheur!

LADY RISTON, *prenant la pochette.* — Alors, je la prends!... Merci!... Vous êtes un gentleman, monsieur... *(Fausse sortie.)* Votre pseudo frère était aussi un gentleman!... enfin, il le disait!

Elle sort à droite dans la galerie. Flament, resté seul, passe lentement son doigt autour de son col de chemise, comme s'il cherchait sa respiration. Un long silence. Lentement, la porte de droite premier plan s'entrouvre. Paraît Brochard.

FLAMENT, *angoissé.* — Alors?

BROCHARD, *posément.* — Voici le collier!...

Il l'a sorti de sa poche.

FLAMENT. — Oh! *(Un silence.)* Où l'avez-vous trouvé?

BROCHARD. — Dans sa mallette à linge!... Voici la photographie du bijou. Comparez... aucune erreur n'est possible!

FLAMENT, *après un long temps.* — Qu'allez-vous faire?

BROCHARD. — Pour l'instant... rien!... Le remettre en place... Attendre!

FLAMENT. — C'est, en effet, agir sagement.

BROCHARD. — Je suis vos conseils, monsieur.

FLAMENT, *après un temps.* — Aucune trace d'effraction?

BROCHARD. — Aucune! Travail soigné.

FLAMENT. — Reportez-le... faites vite.

BROCHARD. — Oui, monsieur!

Brochard sort à droite premier plan. Un long silence. Flament paraît accablé par la révélation. Un temps. Un bruit de pas se fait entendre dans la galerie, Flament se précipite vers la droite, Paraît le maître d'hôtel Rémi.

RÉMI. — Madame serait très heureuse si Monsieur lui faisait l'honneur de reprendre sa place au bridge.

FLAMENT. — Excusez-moi auprès de Mme de Linière, j'ai un coup de téléphone urgent à donner et la ligne, pour l'instant, est encombrée.

RÉMI. — Monsieur désire-t-il une coupe de champagne?

FLAMENT. — Non, merci!

Rémi sort à droite de la galerie. Un silence.

BROCHARD, *entrant de droite.* — Voilà qui est fait!

FLAMENT, *après un temps.* — Quelle redoutable aventure!... *(Un temps.)* De toutes façons, vous ne pouvez plus poursuivre l'enquête sans le consentement des Affaires étrangères.

BROCHARD. — Mon intention est, en effet, de demander des ordres à Paris. Je ne tiens pas à me brûler les doigts!... Vingt ans de carrière. Une proposition d'avancement... ce n'est pas le moment de sauter. *(Un temps.)* Eh bien! monsieur, qui avait raison?

FLAMENT, *après un temps et posément.* — Rappelez-vous, Brochard, que dans notre métier, on a parfois tort d'avoir raison. *(Un silence.)* ...Et puis qui sait... on a peut-être voulu la compromettre... une main anonyme a pu devenir l'instrument d'une vengeance.

BROCHARD. — Vous êtes décidément, monsieur, plein d'indulgence pour elle.

FLAMENT. — N'en croyez rien... mais lady Riston, au cours de sa curieuse existence, a drainé bien des rancunes, bien des haines. Elle a d'innombrables faux amis... et d'implacables ennemis!...

BROCHARD. — C'est possible, mais jusqu'à preuve du contraire, les apparences sont contre elle!

FLAMENT. — Je n'en disconviens pas. *(Un silence.)* ...D'autre part, ce collier n'est pas forcément unique en son genre.

BROCHARD. — Ça m'étonnerait!...

FLAMENT. — Moi aussi!... mais je cherche, je cherche..

BROCHARD. — Le joyau fut vendu à Cannes par le bijoutier Bernheim. Sa boutique est à côté du Miramar. Je le verrai demain matin!

FLAMENT. — Discrètement, j'espère.

BROCHARD. — Evidemment!

FLAMENT. — Il serait désastreux que la presse, alertée par une fuite, s'emparât de l'affaire.

BROCHARD. — Sans mes ordres formels, ce serait déjà chose faite.

A cet instant, de droite, côté galerie, vient un brouhaha de voix. Entrent lady Riston et Suzanne de Linière.

LADY RISTON, *à Flament.* — Voici notre maîtresse de maison, monsieur. Elle s'inquiète de votre disparition... C'est une partie de cache-cache que vous organisez!

SUZANNE, *à Flament.* — Au risque de compromettre votre carrière militaire, j'affirme que vous avez l'âme d'un déserteur, cher monsieur!

FLAMENT, *souriant.* — On n'a pas toujours envie de se battre.

SUZANNE, *se lamentant.* — Quelle soirée!... Tout le monde parle d'aller se coucher... Et c'est à peine si la nuit descend!...

LADY RISTON. — A moins qu'elle ne remonte!... car il est exactement quatre heures moins dix, chère douce amie!

SUZANNE. — Quatre heures moins dix?... du matin?

LADY RISTON. — Du matin!

SUZANNE. — Après tout, c'est bien possible... le réveil de ma chambre est au point mort.

LADY RISTON. — Il dut s'assoupir entre deux aiguilles!

SUZANNE. — Bref!... Que faisons-nous?

FLAMENT. — La sagesse, chère madame, me pousse à suivre l'exemple des bien-pensants.

SUZANNE. — Si tôt!... *(Un temps .)* Lady Riston!... Champagne?... Cocktail?...

LADY RISTON. — Vraiment non, merci!... C'est l'heure de mon régime!

SUZANNE, *à Flament.* — Et vous, monsieur Flament?

FLAMENT. — Même dose... chère madame!

SUZANNE, *à Brochard.* — Au fait, monsieur l'Inspecteur, où couchez-vous?

BROCHARD. — Au garage, madame... Ma quatre chevaux est aménagée en dortoir!

LADY RISTON. — Félicitations! Je ne vous savais pas contorsionniste.

SUZANNE. — Vraiment je suis désolée... cette affreuse histoire a bouleversé votre séjour... Si j'avais su...

FLAMENT. — Qu'auriez-vous fait, chère madame?

SUZANNE, *interloquée.* — Je me le demande! Rien! Probablement!

LADY RISTON. — Il ne faut jamais regretter les sottises que l'on fait, ma douce amie, ce sont les seules distractions de l'existence! Je passe mes jours à regretter celles que je n'eus pas le temps de commettre.

SUZANNE. — Alors, je vous laisse! Mais je suis accablée!... Bonne nuit à tous!

LADY RISTON. — Bonne nuit, chère et grande amie!

FLAMENT, *baisant la main de Suzanne.* — Mes hommages, madame!

SUZANNE, *à Brochard.* — Ah! j'oubliais! Monsieur l'Inspecteur, où en êtes-vous?

BROCHARD. — Hélas, madame! nous piétinons!.. Pour l'instant, l'enquête est en sommeil.

SUZANNE. — Elle aussi!

LADY RISTON. — Il faut croire que c'est contagieux!

SUZANNE, *gagnant la droite.* — Bye bye!

LADY RISTON. — Same to you!... Sleep well!... Happy dreams!

SUZANNE, *étourdiment.* — Je n'y manquerai pas!

Elle sort à droite par la galerie.

LADY RISTON. — Tout s'arrange!... Les enfants sont au lit, nous allons pouvoir bavarder raisonnablement...

BROCHARD. — Je m'en excuse, madame... mais il n'est pas dans mes intentions de poursuivre mon enquête toute la nuit... Je n'ai d'ailleurs plus rien à vous dire.

Il gagne la droite.

LADY RISTON. — Si vous n'avez rien à me dire, monsieur, moi, j'ai des révélations à vous faire.

BROCHARD, *empressé.* — Des révélations!... C'est tout différent... je vous écoute.

FLAMENT, *à lady Riston.* — Je vous demande, madame, la permission de me retirer.

LADY RISTON. — Il n'en est pas question. Votre qualité d'industriel, étant une apparente garantie de logique, nous ne saurions nous passer de vos lumières... Asseyez-vous... Et vous aussi, monsieur le policier... ne restez pas planté debout, à la manière des grues...

BROCHARD. — Permettez!...

LADY RISTON. — Et ne jacassez pas sans arrêt... On ne s'entend plus! *(Un temps .)* ... Je vous pose la même question que Mme de Linière : « Où en êtes-vous? »

BROCHARD. — Comprends pas!

LADY RISTON. — Si vous faites déjà de l'obstruction, nous allons tous les trois périr ici de sommeil et d'inanition.

BROCHARD, *sèchement.* — Madame, j'appartiens à la police et n'ai de compte à rendre à personne... en dehors de mes supérieurs hiérarchiques.

LADY RISTON, *à Flament.* — « Supérieurs hiérarchique », c'est un joli mot... et il le dit bien! *(Rudement, à Brochard :)* Monsieur, quand un « policier d'opéra comique », s'autorise à faire des sous-entendus déplacés sur une femme de ma qualité, il lui doit, ne serait-ce que par courtoisie administrative, quelques explications!

BROCHARD. — Non, madame!... Vous venez de me confier que vous aviez des révélations à me faire!... Parlez, je vous écoute!...

LADY RISTON. — Trop aimable!... *(Un temps .)* Inutile, je pense, de vous dire qu'il s'agit uniquement de révélations... sur vous... et non pas sur moi!

BROCHARD. — Sur moi? *(Un temps .)* Bonne nuit, madame!

Il gagne la droite.

LADY RISTON, *à Flament.* — Monsieur l'Industriel, voulez-vous, fermement, prier cet écervelé de détective amateur de rester parmi nous!

FLAMENT, *à Brochard.* — Monsieur l'Inspecteur, je vous en prie.

BROCHARD, *à Flament.* — Nous jouons là un jeu imbécile, monsieur.

LADY RISTON. — Nous?... Qui ça « nous »?... Ne nous mélangez pas, monsieur, à vos divagations... et jouez seul votre jeu imbécile.

FLAMENT, *à Brochard.* — Reprenez votre place, monsieur l'Inspecteur.

BROCHARD, *de méchante humeur.* — Soit!... *(A lady Riston :)* Alors?

LADY RISTON. — Alors... je répète ma question... où en êtes-vous? *(Silence de Brochard.)* Allons! Un peu de bonne volonté! un petit effort de mémoire. Que savez-vous de l'affaire? *(Silence de Brochard.)* C'est bien ce que je pensais, vous ne savez rien.

FLAMENT, *bas à Brochard.* — Allez donc!

BROCHARD, *hargneux.* — C'est tout simplement intolérable! *(Un temps .)* ... Le voleur est entré par cette fenêtre, s'est blessé au passage... et pour atteindre l'appartement de Mme de Linière a traversé votre chambre. Etes-vous satisfaite?

LADY RISTON. — Non! *(Un temps .)* A part cette blessure qui vient en supplément, vous m'avez déjà raconté cela. *(Un temps .)* C'est tout?

BROCHARD, *après un coup d'œil à Flament.* — C'est tout!

LADY RISTON. — C'est peu!... Un joyau de prix disparaît, tous les invités sont sur la sellette, vous soupçonnez au petit bonheur, vous jouez notre réputation à pile ou face ou à la courte paille et pour étayer vos racontars l'idée ne vous vient même pas de fouiller nos bagages?... Car vous n'avez pas fouillé nos bagages!

BROCHARD, *interdit.* — Hein?... Non!... Enfin, pas encore!

LADY RISTON. — Grave omission, monsieur!.. Il faut tout fouiller, retourner les malles, vider les valises. *(Un temps .)* ... En ce qui me concerne, je vous prierai, simplement, lorsque vous me ferez l'honneur de votre visite, de ne pas inutilement forcer mes serrures, je vous remettrai les clés... Et surtout!... surtout!... promettez-moi de ne rien déranger... de bien remettre tout en place, notamment ma lingerie dans une certaine mallette que je vous indiquerai.

BROCHARD, *interdit.* — Alors, ça...

LADY RISTON, *souriant.* — Je m'en excuse, c'est là mon péché mignon... je suis très méticuleuse. *(A Flament :)* Très !...

BROCHARD, *entre ses dents.* — Plutôt!

LADY RISTON, *après un temps.* — Bref! Résumons-nous... rien n'est changé, vous ne savez toujours rien...

BROCHARD, *ironique.* — Rien!... Ah! oui?

LADY RISTON. — Disons : pas grand chose!... *(Un temps .)* Et à la réflexion, cette indigence ne saurait surprendre vos supérieurs hiérarchiques... puisqu'en fait, votre point de départ est faux.

BROCHARD. — Faux?

LADY RISTON. — Faux, comme un billet de banque!... Votre enquête s'étire sur une voie de garage... qui ne conduit nulle part...

BROCHARD. — Si!... *(Un temps .)* Et plus loin que vous ne le pensez, madame!

LADY RISTON. — Alors, dites-le!

Silence de Brochard qui échange un coup d'œil appuyé avec Flament.

BROCHARD. — Ainsi, d'après-vous, le voleur n'est pas entré par cette fenêtre?

LADY RISTON. — Si!

BROCHARD. — Il ne s'est pas blessé en brisant cette vitre?

LADY RISTON. — Si!

BROCHARD. — Eh bien! alors?

LADY RISTON. — Mais il n'a pas traversé ma chambre!

BROCHARD. — C'est vous qui le dites.

LADY RISTON. — Non! c'est lui!

BROCHARD, *bondissant.* — Vous connaissez le voleur?

LADY RISTON. — Aussi bien que vous!

BROCHARD. — Eh! bien!... Je l'aurais parié. *(Un temps :)* Avouez-le... elle est forte.

LADY RISTON. — Qui?

BROCHARD. — Le voleur.

LADY RISTON. — Ah! parce que d'après vous... c'est une femme.

BROCHARD. — J'ai en effet toutes bonnes raisons de penser que nous avons affaire à une femme.

LADY RISTON. — Sur quoi basez-vous cette hypothèse?

BROCHARD. — Le flair... l'instinct...

LADY RISTON. — Autant dire sur pas grand chose! Une femme acrobate qui joue les monte-en-l'air... Mazette! vous ne vous refusez rien... Moi, je pensais plus simplement qu'un homme...

BROCHARD. — Non! Madame...

LADY RISTON. — Et naturellement, la femme... disons : « votre femme » a une coupure au doigt?

BROCHARD. — Pas forcément, elle peut avoir un complice... La chose est courante, l'un fait le coup tandis que l'autre surveille et donne le change aux intrus.

LADY RISTON. — De la grande stratégie en somme!... Mais alors, monsieur le policier, nous sommes en présence d'un gang ou d'une maffia.

BROCHARD. — La chose n'est pas impossible.

LADY RISTON. — Vous me faites froid dans le dos... *(A Flament :)* Qu'en pensez-vous, cher monsieur?

FLAMENT. — Strictement rien!

LADY RISTON. — C'est là l'opinion d'un sage. *(Un temps .)* Une femme après tout! pourquoi pas?... Il ne vous reste plus qu'à la démasquer.

BROCHARD. — Je m'y emploie, madame!

LADY RISTON. — Vous avez des preuves? *(Silence de Brochard.)* Ah! Monsieur le policier, méfiez-vous! Si, comme vous le supposez, nous nous trouvons en présence d'une femme, le pire est à craindre! C'est malin, une femme!

BROCHARD. — A qui le dites-vous!

LADY RISTON. — Avec elles, jamais de preuves!

BROCHARD. — Ah! si... tout de même!

LADY RISTON. — Non! Monsieur... des apparences, rien que des apparences, et c'est tout différent. *(Un temps .)* Ne l'oubliez pas, la femme elle-même n'est qu'apparence... On la croit jeune... elle est sur le retour... on la voit rousse... elle est brune... On la suppose prude... elle tient commerce d'amant!

FLAMEN. — Vous connaissez bien les femmes, lady Riston.

LADY RISTON. — Oui... j'ai beaucoup d'amies!

BROCHARD, *durement.* — N'empêche que les faits sont les faits... et la Justice...

LADY RISTON. — La Justice! Ah, celle-là, parlons-en! Apparences aussi, monsieur... Songez à ses erreurs, à ses bévues, à ses gaffes... Pensez aux causes célèbres : le Courrier de Lyon... l'affaire des Poisons... le Petit Poucet...

BROCHARD, *perdant patience.* — Allons! Allons! Madame! Qu'allez-vous chercher là? Tout ceci n'a rien à voir avec notre voleuse.

LADY RISTON. — En êtes-vous tellement sûr?... Assurément si vos soupçons s'égarent faussement sur une petite bourgeoise de seconde zone, l'affaire est sans importance! Vous la coffrez, on la juge à la sauvette et le tour est joué! Dieu merci, la petite bourgeoise est habituée à servir de cobaye! *(Un*

temps .) Mais si par malheur, imprudemment, vous vous lancez aux trousses d'une femme à la réputation solidement établie et dont le standing relève du bottin mondain... quelle gaffe, mon empereur! *(Un temps)* C'est bien simple, pour vous, c'est la révocation!

BROCHARD, *inquiet.* — La révocation?

LADY RISTON. — Dame! *(A Flament :)* N'est-il pas vrai, monsieur l'Industriel?

FLAMENT. — Je n'ai pas d'opinion précise, madame!

LADY RISTON. — Vous êtes décidément en rodage!

FLAMENT. — Ceci ne m'empêche pas de boire vos paroles...

LADY RISTON. — Vous avez raison... buvez!... Désaltérez-vous!... Qui sait si cette affaire ne va pas vous donner chaud.

FLAMENT. — En vous écoutant, madame, j'ai tendance à le croire.

BROCHARD. — N'exagérons rien... en ce qui me concerne, mon siège est fait et je n'en démordrai pas! Bien que vous en pensiez, madame, mon point de départ est infaillible... le voleur...

LADY RISTON. — Voleuse... voulez-vous dire!

BROCHARD. — Si vous voulez!... a traversé votre chambre...

LADY RISTON. — C'est ainsi!... Rien ne l'obligeait à suivre votre itinéraire... ou alors il fallait prévoir un poteau indicateur avec feu rouge et sens interdit.

BROCHARD. — Je n'ai guère le cœur à plaisanter, madame!

LADY RISTON. — Moi non plus, monsieur! La chose est trop pitoyable. *(Un temps .)* Mais si vous pratiquiez mieux votre métier, vous n'eussiez pas manqué de remarquer des traces curieusement rouges sur la rampe de pierre... sur laquelle « il » ou « elle » s'est appuyé.

BROCHARD. — Des traces de sang dans l'escalier?

LADY RISTON. — Exactement aux troisième et neuvième marches.

BROCHARD. — Qui vous l'a dit?

LADY RISTON. — L'escalier!... Les pierres sont comme les tout-petits, elles ne mentent pas facilement.

BROCHARD, *songeur.* — Vous êtes certaine?

LADY RISTON. — Ah oui!... J'ajoute même que l'empreinte laissée sur le côté de la rampe prouve que c'est au pouce droit « qu'il » ou « qu'elle » s'est blessée! A votre place, j'orienterais mon enquête sur tous les pouces de la maison. *(Un temps .)* Eh bien! qu'attendez-vous pour aller vérifier mes dires!... Une note de service de vos chefs hiérarchiques?

BROCHARD, *sur un ton rogue.* — Soit! J'y vais! *(Il gagne la droite puis se retournant avec humeur :)* Mais si vous vous êtes f... de moi...

LADY RISTON. — Quel langage! Des excuses!... J'exige des excuses!

FLAMENT, *posément à Brochard.* — Monsieur l'Inspecteur, n'avez-vous pas entendu?

BROCHARD. — Oui! Bon... si vous voulez... excusez-moi... *(Un temps .)* Deux minutes, je reviens, attendez-moi, madame, je vous en prie...

LADY RISTON, *souriant.* — Je suis là pour ça!... Mais faites vite... la nuit s'achève, il sera bientôt l'heure de nous lever.

BROCHARD, *avec humeur.* — Sale affaire! Bon D...

Il sort à droite. Un silence.

LADY RISTON, *à Flament.* — Il faut tout lui dire à ce garçon!

FLAMENT. — Je dois reconnaître que vous allez être pour lui une précieuse collaboratrice... *(Un temps .)* D'où vient ce don d'observation, lady Riston?

LADY RISTON. — De feu mon premier mari!... Le cher homme, méfiant de nature, était un observateur né... Il passa son existence à surveiller gens et choses... et moi tout particulièrement.

FLAMENT. — Résultat?

LADY RISTON. — Notre union fut heureuse car c'est à lui que j'ai menti le plus!

FLAMENT. — Quel service cet homme ne vous a-t-il pas rendu!

LADY RISTON. — Oui! n'est-ce pas! Aujourd'hui, à mon tour, et grâce à lui... j'observe la vie.

FLAMENT. — Vous observez bien!

LADY RISTON. — Est-ce un compliment détourné ou un reproche mal déguisé?

FLAMENT. — Au choix!... Les deux peut-être... mais, soit dit entre nous, vous avez tort de tellement rudoyer ce policier... il est moins sot que vous ne le pensez...

LADY RISTON. — Je l'espère pour sa famille!

FLAMENT. — Et où tout cela vous mène-t-il, lady Riston?

LADY RISTON. — A satisfaire ma curiosité... au plaisir de voir aboutir une affaire qui, par certains côtés, me tient à cœur.

FLAMENT, *après un temps.* — Puis-je une fois de plus vous demander la raison de l'intérêt que vous portez à cet incident?

LADY RISTON. — Pas plus que je ne puis vous demander la raison de votre question... monsieur l'Industriel!

FLAMENT. — Je ne vous suis plus!

LADY RISTON. — Arrêtez-vous donc!... *(Un temps .)* A bout de souffle... Déjà?

FLAMENT, *après un temps.* — Vous êtes impossible!

LADY RISTON. — Mon premier mari me le répétait souvent, mais lui, du moins, en avait-il le droit!

FLAMENT, *sèchement.* — Bonne nuit, lady Riston!

LADY RISTON. — Bonjour, voulez-vous dire!... *(Un temps .)* Ne jouez pas les enfants terribles... Attendez au moins le retour de ce pionnier de la fausse découverte!

FLAMENT, *sèchement.* — Inutile!

LADY RISTON. — Tenez, le voici... *(De droite, à pas lents, l'air maussade, paraît Brochard.)* Eh bien?

BROCHARD. — Eh bien!... *(Un temps .)* Oui... Je ne comprends plus... et c'est un pouce d'homme!

LADY RISTON. — Allons bon! vous n'avez décidément pas de chance!

BROCHARD, *incisif.* — Non. *(Un temps .)* Peut-être profitant de ce bel avantage allez-vous pouvoir me souffler le nom du voleur?

LADY RISTON, *à Flament.* — Il est insatiable!

BROCHARD, *insistant.* — ... Et par la même occasion m'indiquer l'endroit où se trouve le collier?

LADY RISTON. — Pourquoi pas?... *(Un temps .)* J'ai d'ailleurs, là-dessus, déjà... ma petite idée!

FLAMENT, *négligemment.* — Ah oui! Vraiment?

LADY RISTON. — Notez bien que je n'affirme rien, je suppose sans plus!... Mais à tout prendre, c'est quand même une petite idée!

BROCHARD. — Je brûle de la connaître.

LADY RISTON. — Ménagez votre flamme! Vous en aurez besoin. *(Un temps .)* A mon avis...

BROCHARD. — A votre avis?...

LADY RISTON. — ... le bijou n'a pas dû quitter cette maison.

BROCHARD. — C'est exactement ce que je pense.

LADY RISTON. — Nous étions décidément faits pour nous rencontrer, monsieur le vrai policier.

BROCHARD, *après un temps.* — Et... d'après vous... où se cache-t-il?

LADY RISTON, *à voix basse.* — Chut! Pas d'indiscrétions, nous aurions des ennuis... Les gens sont à l'écoute... les murs ont des oreilles... et les micros sont peut-être en batterie. *(Un temps.)* Demain!... je vous dirai!

BROCHARD, *insistant.* — Parole d'honneur?

LADY RISTON. — Ah non! pas ça!... Vous m'obligeriez à vous mentir... *(Un temps .)* A demain, monsieur le Policier!

BROCHARD. — A aujourd'hui... voulez-vous dire!

LADY RISTON. — Enfin! plus tard... dès que le soleil aura réchauffé vos ardeurs... et ma mémoire!... *(Un temps .)* Allez dormir avec vos quatre chevaux, monsieur l'Inspecteur!... Vous avez bien mauvaise mine!

BROCHARD, *ironique.* — Vous aussi, madame!... *(Saluant :)* Monsieur!... Madame!

Flament répond par un léger signe de tête. Brochard est sorti par la galerie. Un long silence.

FLAMENT. — Bizarre!

LADY RISTON. — Quoi donc?

FLAMENT. — Quelques gens du monde! Un cambriolage!... un policier!... pas de voleur!... et nous revivons « le collier de la Reine »... car ne vous y trompez pas, lady Riston... Celui de M^me^ de Linière paraît prendre à son tour... l'importance d'une affaire d'Etat.

LADY RISTON, *riant.* — D'un tout petit Etat!...

FLAMENT. — Ce sont les plus dangereux! *(Un temps :)* ... Comment tout cela finira-t-il?... Mystère!...

LADY RISTON, *éclatant de rire.* — Mystère!... Quelle candeur!... *(Un temps .)* ... Réfléchissez mon cher!... Une affaire d'Etat se termine toujours de la même façon!... Faux aveux, faux témoins, coup d'éteignoir... et décorations.

FLAMENT. — Alors... lady Riston, vous courez le risque d'être décorée!

LADY RISTON, *froidement.* — C'est déjà fait!... Monsieur l'Industriel!... Bonne nuit... quand même!...

Elle lui tend royalement sa main qu'il baise avec respect. Tandis qu'elle sort à droite, Flament, placé derrière elle, l'enveloppe d'un regard qui n'est pas uniquement fait de curiosité professionnelle.

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Le lendemain matin dix heures. Un soleil éclatant illumine la pièce. La baie donnant sur le parc est entrouverte.

Au lever du rideau, Suzanne de Linière assise au bord d'un fauteuil, nerveusement, poursuit une conversation téléphonique. Elle porte une robe légère de grand couturier.

SUZANNE, *téléphonant sur un ton larmoyant.* — « Hélas, oui! chère amie, je suis au courant, j'ai lu la presse du matin... un véritable scandale! *(Un temps .)* Allo? Plaît-il?... Mon portrait en première page... Quel journal? C'est flatteur!... *(Un temps .)* Allo!... Non! pas possible!... mon âge!... Ils ont osé donner mon âge!... Quel âge dites-vous? Ah! c'est affreux. Vous me connaissez, très chère, c'est pour le moins dix ans de trop... enfin, mettons cinq!... Je ne m'en remettrai pas... *(Un temps. Larmoyant :)* Oui, merci!... vous êtes bonne!... Trop bonne!... Excusez-moi...

on vient!... A bientôt! chère amie! » *(Raccrochant :)* Atroce!... positivement atroce!... *(Entre le maître d'hôtel Rémi.)* Ah! c'est vous, Rémi!

RÉMI. — Je me suis permis de venir demander à Madame ce que nous devons faire des journalistes.

SUZANNE, *vivement.* — Jetez-les dehors.

RÉMI. — C'est que...

SUZANNE. — ? ? ?

RÉMI. — ... Ils sont une bonne vingtaine et je suis seul avec la femme de chambre.

SUZANNE. — C'est bien, je descends, je vais leur parler!

RÉMI. — Je dois aussi prévenir madame que les voitures de radio et de télévision viennent d'arriver.

SUZANNE. — La télévision!... un jour où je suis à peine coiffée... J'en mourrai, vous m'entendez, Rémi, j'en mourrai!...

RÉMI. — Oui, madame!

SUZANNE. — Où est le jardinier?

RÉMI. — A l'office, madame, je vais lui passer les consignes, car je suis au regret de prévenir madame que je me trouve devant l'obligation de partir.

SUZANNE. — Partir!... où ça?... Et quand voulez-vous partir?

RÉMI. — Tout de suite, madame... un taxi m'attend... ma sœur a eu un accident.

SUZANNE. — Un accident!... Elle a su choisir son jour, celle-là!... Et votre présence est indispensable auprès d'elle?

RÉMI. — Oh oui! madame!... ma sœur est veuve.

SUZANNE. — De mieux en mieux... Et où habite-t-elle votre sœur?

RÉMI. — Sur la route de Cannes, madame... à dix bons kilomètres d'ici.

SUZANNE. — Et quand serez-vous de retour?

RÉMI. — Je ferai l'impossible pour reprendre mon service à l'heure du déjeuner, madame.

SUZANNE. — Je l'espère bien! *(Le téléphone sonne... Rémi se précipite :)* Non! Ne répondez pas... Assez de raseurs... assez de journalistes... assez de tout!... Coupez le téléphone et le standard des appartements

RÉMI. — Bien, madame!

A cet instant on entend un bruit de pas précipités dans la galerie.

SUZANNE. — Qu'est-ce encore?

RÉMI, *jetant un coup d'œil.* — M. Costa-Rica!

SUZANNE. — Je le croyais parti, celui-là.

RÉMI. — Moi aussi!... Je le laisse entrer, madame?

SUZANNE. — Hélas, oui!... Et débarrassez-vous vite de votre sœur.

RÉMI. — Bien, madame!

Il se dirige vers la galerie, s'efface devant Costa-Rica, qui entre en coup de vent, le chapeau à la main, le pardessus sur le bras, brandissant un journal.

COSTA-RICA. — Ah! très chère et grandiose amie, yo vous trouve enfin!... Vous connaissez la dernière heure?...

SUZANNE, *nerveuse.* — Non!... et je ne tiens pas à la connaître, mon cher...

COSTA-RICA, *rageur.* — Si!... Vous la connaîtrez, parce qu'elle est odieuse!... Voilà ce que je lis dans oune feuille du matin. *(Lisant le journal :)* « Parmi les invités de Mme de Linière, citons encore un certain Costa-Rica, faux hidalgo aux allures de rasta »... Yo répète : « Faux hidalgo, aux allures de rasta »... *(Il a jeté le journal à terre et le piétine.)* Pouah!

SUZANNE, *très calme.* — C'est tout?

COSTA-RICA, *démonté.* — Comment ça? C'est tout?... Vous ne trouvez pas suffisant? Mon pauvre père, il a fait quatre révolutions... deux vraies et deux fausses... Ma sainte mère, elle a fait cinq enfants... deux garçons... deux filles et un bâtard! Moi, y ai fait deux fois la fortune... et trois fois honorablement la banqueroute et yo souis traité de faux hildago et de vrai rasta!... Ah non! pas ça, jamais!... Yo proteste! Yo prétere mettre le feu dans la poudre!...

SUZANNE. — C'est déjà fait, hélas!

COSTA-RICA. — Pas assez!

SUZANNE, *douceureuse.* — Croyez-moi, cher ami, vous auriez intérêt à regagner Paris.

COSTA-RICA. — Si!... je regagne!... mais là-bas, j'alerte mon ambassadeur... Yo demande réparation... et yo me bats pour l'honneur!

SUZANNE. — Pensez à votre femme, cher ami...

COSTA-RICA. — Yo ne pense qu'à elle, mais la malheureuse, elle est de plus en plus avachie dans la migraine!... Plus yo crie... et plus elle pleure!... Alors, j'ai décidé de la projeter dans oune wagon-sleeping et moi, yo prends la route, toute seule dans ma voiture.

SUZANNE, *empressée.* — Bon voyage, cher ami!

COSTA-RICA, *interdit.* — Hein? Oui! Merci!... et toutes mes vives condoléances pour votre larmoyante aventure... Y'étais venou pour me réjouir, et y'ai perdu cinquante mille pesetas!... Quel séjour!... Yo n'ai pas dormi... y'ai mal mangé, yo souis pourtant pas difficile. Et yo vous le dis en catimini, y'aurais mieux fait d'aller à l'hôtel.

SUZANNE, *souriant,* — Ce sera pour la prochaine fois, cher ami.

COSTA-RICA. — Si!... mais ce qui est fait est fait!.... Adious quand même et... *(Après avoir jeté un coup d'œil à la galerie :)* Allons bon!... « loui » toujours!...

De droite entre l'Inspecteur Brochard.

BROCHARD, *saluant Suzanne.* — Bonjour, madame! *(A Costa-Rica :)* Vous êtes encore ici, monsieur Costa-Rica?

COSTA-RICA. — Si! mais pas pour longtemps... Savez-vous qui yo souis, monsieur le policier?

BROCHARD. — Vaguement!

COSTA-RICA, *hurlant.* — « Oune faux hidalgo, et oune véritable rasta ».

BROCHARD, *posément.* — Ah oui, vraiment? Je ne me serais pas permis de vous le dire, monsieur!

COSTA-RICA, *éclatant.* — Oh! Santa Madona! yo préfère sauter dans ma Mercédès, parce que si yo restais ici, yo ferais tellement de malheur que ç'en serait oune hécatombe dans tout le département!

Il sort rapidement à droite.

SUZANNE, *riant.* — Ouf! *(Un temps.)* Alors, monsieur l'Inspecteur, du nouveau?

BROCHARD. — Je me suis permis de renvoyer les journalistes, nous n'avons plus rien à leur dire.

SUZANNE. — Vous avez bien fait! *(Un temps.)* Comment la chose a-t-elle pu s'ébruiter?

BROCHARD. — Vos domestiques, sans doute.

SUZANNE. — Ces gens-là ne savent pas se taire!... *(Un temps.)* Ainsi, d'après les journaux, le voleur serait parmi nos invités?

BROCHARD, *évasif.* — A priori, je me méfie toujours de ce que racontent les journaux.

SUZANNE. — Songez que nous n'avons plus ici que lady Riston et M. Flament.

BROCHARD. — Raison de plus.

SUZANNE, *après un temps.* — Les avez-vous vus ce matin?

BROCHARD. — Non, madame!... Ils sont, tous deux, paraît-il, sortis de fort bonne heure!

SUZANNE. — Ensemble?

BROCHARD. — Je ne pense pas. *(Un temps.)* Au fait, M. votre mari ne regagne-t-il pas Antibes aujourd'hui même?

SUZANNE. — Je l'attends, en effet, à l'avion d'Air-France. *(Un temps.)* J'appréhende beaucoup ses réactions, il tenait énormément à ce bijou qu'il m'offrit lors de sa nomination à Londres. *(Un temps.)* Avez-vous quelque espoir?

BROCHARD. — Oui!... mais pour l'instant, je n'ai que ça!

UNE VOIX, *dans la galerie.* — Débarrassez-moi, je vous prie.

BROCHARD, *inquiet.* — Qui est-ce, madame?

SUZANNE, *après un coup d'œil à droite.* — Monsieur Flament... Excusez-moi!... *(Elle sort à droite dans la galerie.)* Bonjour, ami... avez-vous eu votre thé?

VOIX DE FLAMENT. — Je fus, dès mon lever, comblé par votre maître d'hôtel, chère madame,

VOIX DE SUZANNE. — Vous avez lu les journaux?

VOIX DE FLAMENT. — Hélas!

VOIX DE SUZANNE. — C'est affreux! ils disent tout en racontant n'importe quoi!...

Dès les premières répliques, Brochard, discrètement, est sorti à droite, premier plan, laissant derrière lui la porte entrouverte.

VOIX DE SUZANNE. — Déjeunerez-vous avec nous, ce matin?

VOIX DE FLAMENT. — Malheureusement non, une affaire imprévue!... *(Un temps :)* Mes hommages, chère madame.

On entend Suzanne s'éloigner dans la galerie. Entre Flament, en complet sport de grand faiseur. Il regarde curieusement la porte entrouverte de la chambre de lady Riston. Un temps. Brochard en sort, avec la même discrétion qu'à son entrée, referme la porte à double tour... et met la clef dans sa poche.

FLAMENT. — Qui bouclez-vous?

BROCHARD, *se retournant.* — Le collier!... Je viens de m'assurer qu'il était toujours dans la mallette... Toutes mes précautions sont prises... la chambre est isolée, personne, à présent, ne peut entrer chez elle...

FLAMENT, *après un temps.* — Avez-vous reçu des ordres?

BROCHARD. — Oui. Les mêmes que vous, monsieur, je pense.

FLAMENT. — Certainement pas! Un télégramme chiffré me prescrit de conseiller un prompt départ à lady Riston, et de le favoriser au besoin.

BROCHARD. — Un prompt départ... avec le collier?

FLAMENT, *nerveux.* — Avec ce qu'elle voudra... nous payerons!... Un seul objectif, éviter le scandale... *(Un temps.)* Et vous?

BROCHARD. — La Préfecture m'ordonne son arrestation... si les Affaires étrangères ne parviennent pas à étouffer l'affaire.

FLAMENT. — Nous voici donc parfaitement d'accord... je tente ma chance auprès d'elle, et en cas d'insuccès, vous jouez la vôtre... *(Un temps.)* Etes-vous en règle?

BROCHARD. — J'ai reçu, ce matin, un mandat d'arrêt en blanc.

FLAMENT. — Espérons que vous n'aurez pas à en user.

BROCHARD. — Cela dépend plus d'elle que de nous.

FLAMENT, *après un temps.* — Avez-vous vu le bijoutier?

BROCHARD. — Je l'attends pour la confondre.

FLAMENT, *debout face à la baie vitrée.* — Attention, la voici!

BROCHARD, *le rejoignant près de la baie.* — Avec ses chiens, mazette, quelle allure!...

On entend, en effet, au loin des hurlements de chiens.

FLAMENT. — La tête sur le billot, elle vous narguerait encore.

BROCHARD, *souriant.* — Pas longtemps!

FLAMENT, *après un long silence.* — Regagnez le bureau de M. de Linière.

BROCHARD. — Le signal d'entrée?

FLAMENT. — Le même!... Mon briquet!

BROCHARD. — Bonne chance, monsieur!

Il sort à gauche. Flament, resté seul, posément allume une cigarette et, s'étant confortablement installé dans un fauteuil, déploie un journal. Un temps. Entre lady Riston, cheveux au vent, mais gantée, son sac à la main.

LADY RISTON, *apercevant Flament qui se lève.* — Tiens! Bonjour!... je vous croyais en ville.

Elle pose son sac sur le guéridon et se dégante lentement.

FLAMENT. — Moi aussi!... Mais, de déception en déception, j'ai abandonné les vitrines au profit de ce fauteuil.

LADY RISTON, *ironique.* — Bourgeois!... *(Un temps.)* Vous avez lu les journaux?

FLAMENT. — C'est la question du jour... Bien sûr!... Et vous?

LADY RISTON. — J'en ai lu dix... en long et en large, en passant par les demandes d'emploi, les voitures d'occasion et les veuves éplorées.

FLAMENT. — Votre impression?

LADY RISTON. — Mauvaise! Mon cher!... Le voleur, d'après eux, se trouve parmi les invités.

FLAMENT. — Allons, bon!

LADY RISTON. — Or, aux dernières nouvelles, nous serions, ce matin, les deux seuls survivants!... Concluez!

FLAMENT. — A vous l'honneur!

LADY RISTON. — On nous soupçonne, mon cher!... c'est vous ou c'est moi!

FLAMENT. — Diable! *(Un temps.)* Votre avis?

LADY RISTON. — Il faut vous faire une raison!... On va vous coffrer.

FLAMENT, *riant.* — Ah bon! parfait!... Charmant!... *(Un temps.)* Et vous?

LADY RISTON, *surprise.* — Moi?

FLAMENT. — Le hasard fait parfois si mal les choses... Inadvertance, fatalité, malchance, basse vengeance, tout est possible!

LADY RISTON. — Je sais. On ne prête qu'aux riches... mais on ne soupçonne pas la femme de César!...

FLAMENT. — On peut soupçonner sa veuve!

LADY RISTON. — C'est, en effet, plus facile et plus lâche!... *(Un temps.)* Il ne faut pas décourager les sots... A chacun ses idées... mais je les engage, fortement, à ne pas oser me le dire en face... il leur en cuirait...

FLAMENT. — J'irai donc en prison!

LADY RISTON, *souriant.* — La vraie cure de repos... Comme je vous envie! Je vous ferai visite!... Chaque dimanche vous aurez vos oranges et les potins de la semaine!

FLAMENT. — Trop aimable!

LADY RISTON, *après un temps.* — La prison... De nos jours la chose n'est pas tellement déshonorante, mais vous passerez pour un homme n'ayant aucune relation.

FLAMENT. — Ah! parce que d'après vous...

LADY RISTON. — Oui! on ne coffre pas ceux qui font la ronde autour du régime... On les tape!... On les fait chanter!... On les maquille!... On les change de rue!... Mais on ne les coffre pas...

FLAMENT. — Vous avez une curieuse conception de la justice...

LADY RISTON. — J'ai celle des gens qui ne s'en servent pas.

FLAMENT, *après un temps.* — Une supposition, lady Riston... on vous soupçonne et on ose vous le dire... que faites-vous?

LADY RISTON. — J'invite le préfet de police à dîner.

FLAMENT. — Et s'il ne vient pas?

LADY RISTON. — J'invite son ministre!

FLAMENT. — Et s'il refuse?

LADY RISTON. — Il saute!

FLAMENT. — On ne peut pas parler sérieusement avec vous.

LADY RISTON. — J'allais vous en dire autant.

FLAMENT, *après un silence et durement.* — Soit!... Alors... bas les masques!... Tentons d'être fairplay... *(Un temps.)* Vous savez qui je suis, lady Riston...

LADY RISTON. — Oui! très bien!... Un gros industriel qui joue les barbus en Europe centrale...

FLAMENT. — Cessez ce jeu, je vous en prie... Vous êtes, pour nos services Lady 213, comme je fus pour les vôtres l'agent 307.

LADY RISTON. — Vous vous mettez au passé... auriez-vous changé d'emploi?

FLAMENT. — Disons que je me suis amélioré... Enfin, j'ai fait carrière... *(Un temps.)* Vous aussi!... je crois!

LADY RISTON. — Les femmes ne font jamais carrière, mon cher... sauf en amour... *(Un temps.)* Alors... la suite?... vous m'intriguez!

FLAMENT, *posément.* — La suite!... Allez-vous-en, lady Riston... retournez à Londres, c'est le ministre des Affaires étrangères qui vous parle.

LADY RISTON. — Il a bien changé!... Encore un qui ne fera pas long feu!... *(Un temps.)* Et pourquoi m'en irais-je?

FLAMENT. — Parce que les jeux sont faits!... Vous allez perdre ou vous avez perdu... Ce vol imbécile se présente mal pour vous... Vous risquez le pire...

LADY RISTON. — C'est-à-dire?

FLAMENT, *après un temps.* — Dès votre départ, j'arrangerai les choses, j'ai des ordres. L'affaire sera étouffée.

LADY RISTON. — Entre deux matelas de billets de banque?

FLAMENT. — Exactement!... M^me^ de Linière sera indemnisée... Elle n'en demande sans doute pas davantage... *(Un temps.)* A moins que...

LADY RISTON. — Que?

FLAMENT. — ... vous ne consentiez à vous débarrasser, clandestinement, de cet encombrant joyau... que vous avez, peut-être, emprunté par erreur.

LADY RISTON, *froidement.* — Ex-agent 307, j'ai bien envie de vous gifler.

FLAMENT. — Cela n'arrangerait rien! *(Un silence.)* C'est à présent l'ami qui vous parle, c'est mieux encore peut-être! *(Un temps.)* Rappelez-vous!... Vienne!... Cette petite maison basse enfouie sous les arbres au coin du Prater... ces chants qui montaient du Danube... et cette chambre bleue...

LADY RISTON, *froidement.* — Vous devriez savoir, monsieur, que dans notre métier, on ne se rappelle rien.

FLAMENT, *troublé.* — Je sais!... mais moi je n'ai pas oublié... je n'ai pas pu, vous étiez

si magnifiquement étrange dans l'abandon...

LADY RISTON, *brutale.* — C'est faux! vous mentez!

FLAMENT. — Permettez!

LADY RISTON, *durement.* — Je ne permets plus rien... je mets les choses au point, je vous prie. *(Un temps.)* A l'époque, vous cherchiez à savoir qui j'étais. De mon côté, j'avais des ordres à votre sujet... N'ayant pu vous rencontrer dans un endroit public, sans courir le risque d'attirer une malveillante attention, nous nous sommes retrouvés dans un lit!

FLAMENT. — Vous en convenez!

LADY RISTON. — Oui!... mais dans ce lit, monsieur, nous ne fûmes, ni vous ni moi, des êtres de chair éperdus de désir... mais plus simplement et uniquement deux agents qui s'affrontaient, deux dossiers qui se cherchaient...

FLAMENT, *souriant.* — Peine perdue!... car, si je ne m'abuse, sur ce plan tout au moins, nous fûmes tous deux déçus...

LADY RISTON. — Détrompez-vous, monsieur!... En vous quittant, je savais ce que je devais savoir... Souvenez-vous!... Huit jours plus tard on vous chassait d'Autriche, par l'escalier de service.

FLAMENT, *blêmissant et entre ses dents.* — Grue!

Lady Riston lui lance ses gants au visage. Un long silence.

LADY RISTON. — Ramassez-moi mes gants, je vous prie, monsieur!

FLAMENT, *s'exécutant.* — C'est une paire qui peut vous coûter cher, lady Riston!

LADY RISTON, *d'un ton léger.* — Plus maintenant! Elle est payée!... je l'ai même eue pour une bouchée de pain. *(Un temps :)* Vous venez de profiter d'une occasion. *(Lady Riston s'est dirigée vers la droite et tente d'ouvrir la porte de sa chambre, tandis que Flament sort son briquet.)* Qui a fermé cette porte?

FLAMENT, *faisant craquer son briquet.* — Adressez-vous au maître d'hôtel.

LADY RISTON. — Qui?... Répondez!...

BROCHARD, *entrant de gauche.* — Moi!

LADY RISTON, *à Brochard.* — Vous! L'adage a raison : « Tel maître, tel valet »... Ouvrez cette porte, je vous prie...

BROCHARD. — Pas avant de vous avoir dit...

LADY RISTON. — Ah non! Assez!... Dispensez-moi de vos divagations... A la manière de... *(Un temps.)* ... Scotland Yard... n'est pas votre fait... Vous n'êtes pas de taille!... Je sais ce que vous allez me raconter... Je puis même, si vous le souhaitez, vous répéter, mot pour mot, ce que vous ne m'avez pas encore dit...

BROCHARD. — Je vous écoute.

LADY RISTON. — Vous me soupçonnez du vol, n'est-ce pas?

BROCHARD, *sèchement.* — Non, madame!

LADY RISTON, *souriant.* — Non!... Il est charmant!... Un vrai gentleman!... Asseyez-vous, petit inspecteur lucide...

BROCHARD, *gêné.* — Je...

LADY RISTON, *le poussant dans un fauteuil.* — Si!... Si!... asseyez-vous! *(Elle s'assied face à lui.)* Vous disiez?

BROCHARD, *froidement.* — Je ne vous soupçonne pas, madame... je vous accuse!

LADY RISTON, *se levant.* — Debout!... Rustre!

BROCHARD, *se levant à son tour.* — Je m'en excuse, mais dans notre métier, nous ne pratiquons pas la diplomatie.

LADY RISTON. — La muflerie vous suffit!... Et naturellement, vous avez des preuves?

BROCHARD. — J'en ai une... elle m'apparaît suffisante...

LADY RISTON. — En somme, à vos yeux, je suis le monsieur au pouce sanglant qui s'accroche à la rampe à la manière d'un poivrot...

BROCHARD. — Ne confondons pas les emplois, madame!... Pour l'instant, seul, le bénéficiaire de l'affaire m'intéresse.

LADY RISTON. — Dois-je comprendre que vous me considérez comme l'heureuse gagnante de ce coup défendu?...

BROCHARD. — Exactement!

LADY RISTON. — Alors, sortez-la... votre preuve!

BROCHARD, *gagnant la droite.* — Suivez-moi donc, madame.

LADY RISTON. — Quoi? Vous! dans ma chambre?... *(Un temps.)* Vous n'êtes pas de ceux, monsieur, que j'accompagne en un tel lieu... Entrez seul, je vous prie...

BROCHARD. — Soit!... Ne me quittez pas des yeux!

LADY RISTON. — Vous pensez bien!... je vous couve à distance.

Brochard a ouvert la porte et pénètre dans la chambre... Lady Riston, par la porte laissée grande ouverte, suit ses faits et gestes.

FLAMENT, *d'une voix sourde.* — Comment pouvez-vous subir une telle humiliation?

LADY RISTON, *même jeu.* — L'habitude!... J'en ai subi de moins suaves sur les bords du Danube.

BROCHARD, *entrant de droite avec une mallette à la main qu'il pose sur un meuble.* — Voici l'objet!... Voulez-vous, je vous prie, madame, ouvrir cette mallette.

LADY RISTON. — Faites-le vous-même!... Dans votre métier, on doit être au choix, serrurier ou cambrioleur... les deux sans doute!

BROCHARD, *tirant un passe-partout de sa poche.* — J'ai, en effet, mon rossignol.

LADY RISTON. — Eh bien! faites-le chanter!... *(Brochard, d'un coup sec, a ouvert la mallette.)* Félicitations! il chante bien!

BROCHARD, *tirant une lingerie.* — Reconnaissez-vous cette lingerie, madame?

LADY RISTON. — Pourquoi ne la reconnaîtrais-je pas?... Je ne suis ni folle, ni myope, vous savez!

BROCHARD. — Et cette combinaison?

LADY RISTON. — Faites vite, monsieur! vous me gênez!

BROCHARD. — Suivez bien mes gestes,

adame... Je soulève délicatement cette lin-
erie, je passe la main... je retire...

LADY RISTON. — D'autres lingeries...

BROCHARD. — Non!... Mieux!

LADY RISTON. — Quoi donc, monsieur?

BROCHARD, *s'énervant.* — Ah mais!... Ah
ais!... Où est-il passé?

LADY RISTON. — Qui? *(Un temps.)* Auriez-
ous perdu quelque chose? *(Il lance rageuse-
ent toutes les lingeries à la volée)*... Cher-
hez, monsieur!... Cherchez... ne vous
ésespérez pas... vous finirez bien par trouver!

BROCHARD, *penaud.* — Alors, ça!... In-
oyable!... *(Un temps.)*... Eh bien! ma
elle!

LADY RISTON, *se cabrant.* — Ah non! Pas
a... Rétractez-vous, supprimez : « la belle »...

BROCHARD. — Je la supprime, mais je vous
rrête quand même!

LADY RISTON. — Parce que vous n'aimez
as ma lingerie... ou parce que vous n'avez
ien trouvé?

BROCHARD. — Parce que je n'aime pas qu'on
e paye ma tête!

LADY RISTON. — Si les gens de votre bord
evaient arrêter tous ceux qui se payent leur
ête, les prisons refuseraient du monde.

BROCHARD, *durement.* — Suivez-moi, je vous
rie...

LADY RISTON. — Pas avant que vous n'ayez
emis de l'ordre en cette mallette.

BROCHARD. — Soit!...

Tandis que Brochard ramasse les lingeries et les replace dans la mallette, lady Riston a pris le sac qu'elle avait, à son entrée, posé sur le guéridon. S'étant assise dans un profond fauteuil, placé près de la porte de la chambre, elle entrouve posément son sac.

LADY RISTON, *à Brochard.* — Doucement,
onsieur!... et dans les plis, je vous en prie...
ans les plis!...

Lady Riston a sorti de son sac une minuscule bonbonnière dont elle fait sauter le couvercle avec l'ongle. Flament, de loin, discrètement suit ses gestes.

BROCHARD, *fermant la mallette.* — J'en ai
erminé, madame!

LADY RISTON. — Remettez-la donc en place
ur son fauteuil. C'est une valise-luxe, elle a
es exigences.

Brochard sort avec la mallette. Cependant, avec un geste rapide, lady Riston porte à sa bouche plusieurs pilules tirées de sa bonbonnière.

FLAMENT, *se dressant.* — Que portez-vous à
otre bouche, madame?

LADY RISTON, *posément.* — On n'arrête pas
ady Riston, monsieur.

FLAMENT, *lui arrachant sa bonbonnière.* —
onnez-moi cette boîte! *(Il ouvre rapidement
a bonbonnière et en sort une pilule qu'il
crase entre ses doigts.)* ... Vous avez fait ça?

LADY RISTON, *d'une voix ferme.* — On
'arrête pas lady Riston, monsieur.

FLAMENT, *à Brochard rentrant de droite.* — Brochard! Vite! le téléphone! Un médecin!... Elle s'est empoisonnée...

BROCHARD. — Ah! Nom de D...! *(Décrochant le récepteur :)* « Allo! Allo! » Pas de jus... le courant est coupé!

FLAMENT. — Faites-le rétablir!... Appelez à l'aide! *(Brochard bondit et disparaît dans la galerie. A lady Riston :)* Moi qui vous prenais pour une femme sensée!

LADY RISTON. — On n'arrête pas lady Riston!

Elle paraît s'assoupir et ferme les yeux.

BROCHARD, *entrant en coup de vent.* — Le contact est rétabli..., les domestiques sont introuvables, mais j'ai l'annuaire...

LADY RISTON, *ouvrant les yeux.* — C'est avec un annuaire que vous comptez me sauver?

FLAMENT, *à Brochard.* — Cherchez!... Docteur Triaire... J'ai déjà eu affaire à lui!...

Tandis que, fébrilement, Brochard cherche dans l'annuaire, le téléphone sonne.

BROCHARD. — Ah! zut!

FLAMENT. — Ne vous dérangez pas, je réponds!... « Allo!... qui est à l'appareil?... Commissaire de police!... *(Un temps.)* En effet, monsieur... nous étions en dérangement. »

LADY RISTON. — Ah! quant à ça... oui!

FLAMENT, *à l'appareil.* — Qui demandez-vous?... Il est ici, je vous le passe! *(A Brochard :)* C'est pour vous... Donnez-moi l'annuaire.

LADY RISTON, *languissante.* — Si vous ne trouvez pas, demandez les Réclamations... Police-secours... ou les pompiers!

Tandis que Flament cherche dans l'annuaire, Brochard est au téléphone.

BROCHARD. — « Allo! Oui, monsieur le Commissaire... C'est moi!... J'écoute!... Plaît-il?... Répétez, je vous prie... *(Un temps.)* Vous venez d'arrêter le voleur!... Quel voleur!... *(Un temps.)* Oh!... Où ça?... *(Un temps.)* Et vous avez le collier?... Ah! mince! j'arrive!... je suis là dans deux minutes!... »

LADY RISTON, *se dressant et sur un ton sans réplique, à Brochard.* — Passez-moi le récepteur!... « Allo, monsieur le Commissaire?... Ici lady Riston!... Vous ne me connaissez certainement pas... *(Un temps.)* Si! vous me connaissez... Comment allez-vous?... Très bien!... Enfin, mieux!... je vous remercie!... *(Un temps.)* J'ai un léger service à vous demander, monsieur le Commissaire... Puisque vous allez avoir la malchance de recevoir le soi-disant inspecteur Brochard, voulez-vous, aimablement, profiter de l'occasion pour lui passer les menottes... » *(Brochard, rageusement, hausse les épaules et, à grandes enjambées disparaît dans la galerie. Lady Riston, continuant à téléphoner :)* « Allo!... Quelles raisons? Je vous les énumère, monsieur
e Commissaire!... Primo... Fausse déclaration!... Secundo... Encouragement au suicide!... Tertio... Violation d'une valise diplomatique!... Quarto... Usurpation d'état-civil... car il est impossible qu'un policier dûment catalogué

soit bête à ce point!... *(Se retournant :)* Enfin, quinto... *(Un temps.)* On dit quinto, monsieur le Commissaire?... Vous ne savez pas?... Disons-le quand même entre nous!... Enfin, quinto... délit de fuite, car il a disparu! ... Voilà, c'est tout!... *(Elle fait mine de raccrocher, puis se ravisant :)* Allo! c'est tout pour l'instant!... » *(Elle raccroche.)* Il est très bien, cet homme-là!

FLAMENT, *après un temps.* — Comédienne! *(Un temps.)* Vous avez dû bien rire intérieurement.

LADY RISTON. — J'avoue, qu'à mon insu, je me tenais les côtes!

FLAMENT. — Quel jobard je suis! Je vous ai crue capable d'un suicide!

LADY RISTON. — Un suicide, en un tel jour, et en un tel lieu... avec du printemps sous la peau... du soleil accroché aux fleurs... Et vous, à mes côtés, ç'eût été impardonnable!

FLAMENT. — Alors... ces pilules?

LADY RISTON. — Un calmant pour les nerfs... J'en use à longueur de journée... En voulez-vous une?

FLAMENT. — Merci!

Un temps. De droite, entre Suzanne de Linière.

SUZANNE, *nerveusement.* — Que se passe-t-il?... Une amie, au téléphone, m'assure que le bruit court en ville de l'arrestation de notre voleur.

LADY RISTON. — C'est exact, douce amie!...

SUZANNE. — Et mon collier?

FLAMENT. — Retrouvé, paraît-il.

SUZANNE, *se laissant choir dans un fauteuil,* — Grands dieux!

FLAMENT, *lui prenant sa main qu'il tapote.* — Allons! Allons! petite madame, un peu de courage!...

LADY RISTON, *présentant sa bonbonnière.* — Tenez, chère petite nature... une pilule... Prenez!... C'est souverain contre le suicide...

SUZANNE, *se dressant.* — Je n'ai nulle envie de me suicider.

LADY RISTON, *riant.* — Je m'exprime mal... souverain pour les nerfs... *(Désignant Flament :)* C'est monsieur qui se met en tête ces funestes idées!

FLAMENT. — Moi?

SUZANNE. — Qu'allons-nous faire à présent?

FLAMENT. — Pour l'instant, rien... Nous attendons!

SUZANNE. — Une chance que cette lamentable affaire soit heureusement terminée avant l'arrivée de mon mari... Cher Gérard!... il a horreur des histoires!

LADY RISTON. — Tous les diplomates en sont là... et cependant ils en vivent!... Vivre des embêtements des autres, quel prestigieux métier... ça doit être passionnant.

SUZANNE, *après un temps.* — Au fait, le voleur, qui est-ce?

FLAMENT. — Nous l'ignorons encore, mais nous allons le savoir!

LADY RISTON. — Monsieur l'Inspecteur chargé de l'enquête s'en occupe... Et quand il s'occupe de quelque chose, celui-là... la corrida commence!... On peut se fier à lui! Il a des idées qui font « pschtt »... Il va nou ramener notre homme mort ou vif... à moin qu'il ne le perde en route!...

SUZANNE. — Ce serait affreux!... Je cour néanmoins rassurer mes amis, mes relations. enfin tout le monde!

LADY RISTON. — Vous allez parcourir l ville avec un tambour?

SUZANNE, *riant.* — Mais non!... Est-ell assez drôle!... Je vais téléphoner, télégra phier...

LADY RISTON. — Pourquoi n'enverriez-vou pas des faire-part?

SUZANNE. — Des faire-part!... Tiens, oui c'est une idée!... *(Se reprenant :)* Ah non tout de même pas!... A tout de suite!

Elle sort à droite.

LADY RISTON. — Je la trouve de plus en plu charmante!

FLAMENT. — Mais vous la malmenez quelqu peu!... *(Un temps.)* Vous ne pouvez décid ment pas vous passer de mentir, lady Riston

LADY RISTON. — Ah! je vous en prie, n recommençons pas!... J'ai horreur du pancrac à bouche-que-veux-tu!

FLAMENT. — Pourquoi lui avoir affirmé qu vous ne connaissiez pas le voleur?

LADY RISTON. — Parce que c'est la vérité

FLAMENT. — Non! Vous le connaissez parfa tement!... J'en suis certain!

LADY RISTON. — Eh bien! une fois d plus, vous vous trompez, cher monsieur... U seul être au monde le connaît pour l'instan

FLAMENT. — Qui?

LADY RISTON. — Le commissaire, voyons!

FLAMENT. — Nous pourrions peut-être l téléphoner!

LADY RISTON. — Excellente idée... *(L'écou tant de l'appareil téléphonique :)* Non!... p vous!... Moi!... Le commissaire est de m amis! *(Téléphonant :)* « Allo, passez-moi commissariat, je vous prie! »

FLAMENT, *après un temps.* — Je suis anxieu de connaître à qui nous avons affaire!

LADY RISTON. — Et moi donc!... *(Un temps* « Allo! Monsieur le Commissaire!... C'est enco moi, lady Riston!... Bonjour!... Excusez mo audace... curiosité de femme, j'aimerais savo qui est notre voleur... *(Un temps.)* Ah!... vo l'ignorez?... des faux papiers!... *(Un temps* En son signalement?... Plaît-il? Grand? Brun ah! ah!... »

FLAMENT, *bas à lady Riston.* — Une coupu au doigt?

LADY RISTON, *téléphonant.* — « Une coupu au doit... je crois?... *(Un temps.)* Vo dites?... Pas la moindre égratignure, vous êt certain?... Ses empreintes digitales ont é prises!... Assurément, c'est une raison! »

FLAMENT, *bas à lady Riston.* — Brocha est-il arrivé?

LADY RISTON, *à Flament.* — Taisez-vo donc! Je n'entends que vous!... *(Flame rageusement pose le récepteur et s'éloigne* « A propos, Brochard?.... Ah! il est là!...

nterroge!... Méfiez-vous de Brochard, mon-eur le Commissaire. C'est un illuminé qui ste obscur!... *(Un temps.)* Pourquoi riez-ous?... Parce que je vous avais prié de lui asser les menottes!... *(Un temps.)* Oui! bien r, je vous comprends!... les policiers ne arrêtent pas entre eux!... Dommage!... Ce rait tellement réconfortant pour bien des ns!... Essayez quand même!... Au revoir, onsieur le Commissaire! » *(Elle raccroche.)* est de mieux en mieux cet homme! *(Un mps et à Flament :)* Ah non! ne prenez pas tte tête-là!... Choisissez-en une autre... *Silence de Flament.)* A quoi pensez-vous?

FLAMENT. — Demandez-moi plutôt à qui?

LADY RISTON. — J'encombre décidément otre esprit.

FLAMENT. — Plutôt!

LADY RISTON, *après un temps.* — Allez-y. idez votre sac!

FLAMENT, *après un temps.* — Je m'en excuse umblement auprès de vous, lady Riston, mais ut ceci ne m'apparaît pas très clair.

LADY RISTON. — Vous êtes peut-être dans un ux jour!

FLAMENT. — Pas clair du tout, même... car nfin, Brochard a contrôlé vos affirmations... a bel et bien trouvé les traces de sang sur rampe... Rappelez-vous... le pouce!...

LADY RISTON. — Il trouverait n'importe quoi, importe où, celui-là.

FLAMENT. — Ne le tournez pas en ridicule, est-ce pas vous qui l'avez guidé?

LADY RISTON. — Du sang!... du sang!... On trouve partout!... Ce n'est pas une preuve... tout le monde peut se tromper

FLAMENT. — Tout le monde... sauf vous, dy Riston!

LADY RISTON, *faussement confuse.* — Taisez-ous! vous allez me faire rougir...

FLAMENT. — Il serait plus sage d'admettre ue vous avez embrouillé l'enquête à plaisir tenté de gagner du temps en égarant ce alheureux inspecteur.

LADY RISTON. — Vous avez une imagination ébordante, mon cher!

FLAMENT. — J'ai surtout quelque logique.

LADY RISTON. — Ne vous en vantez pas... la ogique ne conduit nulle part!... C'est une mpasse ou un cul-de-sac!... Les gens vraiment ensés se défendent uniquement dans l'inco-érence.

FLAMENT. — C'est nouveau... ça!

LADY RISTON. — Non! c'est de tous les mps!... Relisez votre Histoire et la nôtre, arcourez nos journaux... Voyez nos politiciens, os diplomates, nos grands financiers! Ils font guerre pour avoir la paix... se proclament faillite pour sauver la monnaie et menacent régime pour le protéger.

FLAMENT. — Des fous, en somme!...

LADY RISTON. — Non! des sages... car si ut n'allait pas de travers, rien ne marcherait roit!...

FLAMENT. — Curieux, en vérité...

LADY RISTON. — C'est ainsi!... Nous vivons zig-zag... mais nous vivons! La ligne droite t un sens unique pour l'idiot du village!

FLAMENT. — Et si nous revenions à nos moutons?

LADY RISTON. — Avec joie!... Où sont-ils passés?... Quel chien de berger vous eussiez fait!

FLAMENT. — J'ai de la suite dans les idées.

LADY RISTON. — Je sais!... vous avez tous les vices... Je vous écoute donc.

FLAMENT, *après un temps.* — Le collier?

LADY RISTON. — Quel collier?... Oh! pardon!... Eh bien, mais... nous l'attendons!

FLAMENT. — Exact!... nous l'attendons, mais comment expliquez-vous sa présence dans un commissariat, alors qu'hier soir... et ce matin même, il se trouvait encore dans une de vos valises.

LADY RISTON. — Vous êtes fou!

FLAMENT. — Je l'ai vu!

LADY RISTON. — Vous mentez!

FLAMENT. — Je vous en donne ma parole d'honneur.

LADY RISTON. — Ah non! assez! de grâce!... En France, c'est une manie!... Vous passez votre temps à donner votre parole d'honneur!... A croire que lorsque, par hasard, vous oubliez de la donner, vous ne proférez plus que des mensonges!... « Parole d'honneur » par-ci!... « Parole d'honneur » par-là!... « Donne-moi la tienne, je te prêterai la mienne »... « Rends-la moi, t'en auras une autre! »... *(Un temps.)* Vous avez trop d'honneur, mon cher.

FLAMENT. — Je vous affirme...

LADY RISTON. — Non! vous vous trompez!... Je vous donne ma parole... *(Un temps.)* Excusez-moi! vous auriez dû m'avertir que c'était contagieux.

FLAMENT. — Je vous répète que je l'ai vu ce collier... je l'ai même touché...

LADY RISTON. — Hallucination!.. ou alors vous aviez bu!...

FLAMENT. — Avouez plutôt que vous nous prenez tous pour des imbéciles!... *(Un temps.)* Eh bien! Lady Riston n'avez-vous pas entendu?

LADY RISTON. — Si! si! très bien! je réfléchis!... Les imbéciles, je n'aurais pas eu l'impudence d'y songer, mais si c'est vous qui l'affirmez!... Des imbéciles, après tout, pourquoi pas!...

FLAMENT, *après un temps.* — Vous êtes une femme dangereuse, lady Riston.

LADY RISTON. — Flatteur!... En êtes-vous bien sûr?

FLAMENT. — Ah! quant à ça... oui!

LADY RISTON, *ironique.* — Parole d'honneur?

Flament tourne les talons et gagne le fond.

SUZANNE, *entrant par la galerie.* — J'étais à la fenêtre de ma chambre, voici notre Inspecteur de police.

FLAMENT. — Avec le prisonnier!

SUZANNE. — Non! il est seul.

LADY RISTON. — Ça y est! il l'a perdu!

BROCHARD, *entrant en coup de vent.* — Ouf! je suis à bout de souffle!

TOUS. — Alors?

BROCHARD. — Je l'ai!

SUZANNE. — Vous avez mon collier?

BROCHARD. — Oui, madame! Monsieur le Commissaire me l'a confié pour que vous me confirmiez que c'est bien ce bijou qui vous fût volé.

Il a sorti une boîte de sa poche.

SUZANNE. — Je le reconnaîtrais entre mille. *(Sortant le collier de la boîte :)* ... C'est bien lui!

LADY RISTON. — Il ne saurait en être autrement, chère amie... un bijoutier qui se respecte ne se risquerait pas à reproduire une pièce pareille.

SUZANNE, *examinant le bijou et à lady Riston.* — Voyez le fermoir!... Une pierre s'en est détachée le mois dernier... j'avais aussi remarqué que l'orient de cette perle s'atténuait dangereusement.

LADY RISTON. — Vous voici donc heureuse, petite amie.

SUZANNE. — Juste compensation. Je viens de passer deux nuits atroces.

LADY RISTON. — Moi aussi... en pensant à vous!

SUZANNE. — Merci.

BROCHARD, *reprenant le collier à Suzanne et le remettant dans sa boîte.* — Vous ne me demandez pas qui est le voleur?

SUZANNE. — Ah oui! au fait... Qui?

BROCHARD. — Votre valet de chambre, madame!

SUZANNE, *titubant sous le choc.* — Rémi!... Ah, mon Dieu!

LADY RISTON, *présentant sa bonbonnière.* — Pilule, chère amie?

SUZANNE. — Merci!... *(A Brochard :)* Vous l'avez vu? Il a avoué?

BROCHARD. — Il n'a pas reconnu le vol, mais on l'a, ce matin, arrêté dans un bar interlope... généralement encombré de recéleurs internationaux... Il leur proposait le bijou à un prix dérisoire...

FLAMENT. — Combien?

BROCHARD. — Un million, m'a-t-on dit.

SUZANNE. — Il en vaut cinquante!

LADY RISTON, *souriant.* — Cinquante!... Nous montons!

BROCHARD. — A la vérité, il n'eut guère le temps d'en discuter le prix... A peine l'avait-il sorti de sa poche qu'un inspecteur le ceinturait et l'embarquait... Ce fut, vous vous en doutez, une belle envolée de moineaux.

SUZANNE, *à lady Riston.* — Rémi!... Le modèle des maîtres d'hôtels...

LADY RISTON. — Un modèle courant!... Que dis-je?... Un modèle volant!

FLAMENT. — Depuis quand l'aviez-vous à votre service?

SUZANNE. — Trois mois environ.

LADY RISTON. — Le commissaire m'a dit au téléphone... *(A Brochard :)* Il me raconte beaucoup de choses, votre commissaire.

BROCHARD, *surpris.* — Ah! vous le connaissez?

LADY RISTON. — Fort bien! Avec un peu de chance, nous étions des amis d'enfance... Il me disait donc que ce Rémi n'avait sur lui, que de faux papiers.

BROCHARD. — Faux!... bien que remarqua blement établis!

SUZANNE. — A qui se fier, ma pauvre amie

LADY RISTON. — A personne, en dehors d soi-même... Et encore, on arrive à se rouler!...

FLAMENT. — Très juste!

BROCHARD. — De toute façon... s'il n'avou pas, l'enquête est à reprendre... *(A lad Riston :)* Nous nous sommes trompés, madame

LADY RISTON, *indifférente.* — Vous m'e voyez désolée.

BROCHARD. — Il eut certainement un ou plusieurs complices dans la place.

FLAMENT. — Un seul suffit!... Avec un habile mise en scène!

LADY RISTON. — Je pense que vous ave raison, monsieur!... On s'est f... de vous!

SUZANNE. — Oh! Lady Riston! ce mot dan votre bouche.

LADY RISTON, *souriant.* — Il n'est pas d moi, ma douce amie, c'est Monsieur qui me l' appris.

Elle a désigné Brochard. Le téléphon sonne.

SUZANNE. — Vous permettez? *(Téléph nant :)* « Allo! Ah, c'est vous, Juliette! Qui?. Mais oui! bien sûr, faites-le monter! *(Raccrochant :)* C'est M. Bernheim, notr bijoutier...

BROCHARD. — Je l'avais, en effet convoqué mais sa présence, à présent, est sans obje puisque nous avons retrouvé le bijou.

Bernheim, le bijoutier, entre. C'est un pet homme tout rond, court sur patte portant lunettes.

BERNHEIM. — Bonjour, madame! *(Saluant la ronde :)* Messieurs!

SUZANNE. — Entrez, monsieur Bernheim. Vous connaissez lady Riston?

BERNHEIM. — Je n'ai pas cet honneur. M hommages, madame!

LADY RISTON. — Monsieur!

SUZANNE, *faisant les présentations.* — U ami, M. Flament... et notre Inspecteur charg de l'affaire.

BERNHEIM. — Toute la ville ne parle que d cette fameuse arrestation au bar de « L Frégate »... *(A Brochard :)* Félicitation monsieur, un beau coup de filet, vraiment.

BROCHARD, *avec un rond de jambe.* — Tro aimable, monsieur!

LADY RISTON. — Ne rougissez pas inutil ment, monsieur l'Inspecteur... ceci ne vou concerne pas!... Vos coups de filet sont plu modestes... Dans une chasse à la baleine, vou ramèneriez une crevette.

BROCHARD, *vexé.* — Mais, madame!

LADY RISTON, *tout sourire.* — Je plaisant monsieur l'Inspecteur.

SUZANNE, *à Bernheim.* — Dès que le bijo me sera rendu, je vous prierai d'exécut quelques menues réparations.

BERNHEIM, *surpris.* — Des réparations?

SUZANNE, *à Brochard.* — Le collier, je vo prie. *(Elle prend la boîte que lui te Brochard.)*... Voyez plutôt!

Bernheim a sorti de sa poche une loupe dont il couvre le collier.

SUZANNE, *à Bernheim.* — Le fermoir l'abord... et cette perle qui se ternit curieusement!

BERNHEIM. — En effet... *(Un silence.)* Ne puis-je, dès maintenant, emporter cette pièce?

BROCHARD, *reprenant le collier.* — Impossible, monsieur. Nous ne pouvons en disposer, sans l'autorisation de M. le Commissaire.

BERNHEIM. — J'attendrai donc!

LADY RISTON, *après un temps, à Suzanne.* — Puis-je vous prier de m'excuser, chère grande amie, je déjeune en ville.

FLAMENT, *à Suzanne.* — Moi aussi, madame, je crois vous en avoir prévenue.

SUZANNE. — Lâcheurs!... A ce soir donc!... Dîner, huit heures!... Et je vous réserve une surprise, un invité de marque!... *(Un temps.)* Enfin... il m'a promis...

LADY RISTON. — Ne vous fiez jamais aux promesses de ces gens-là!... Ils ne tiennent que celles qu'ils n'ont pas faites... A ce soir, donc...

Lady Riston sort à droite premier plan.

SUZANNE, *à Brochard* — Vous n'avez plus besoin de moi, monsieur l'Inspecteur?

BROCHARD — Non, madame, tout au moins pas pour l'instant.

SUZANNE, *à Bernheim.* — Au revoir, monsieur!... *(A Flament :)* A ce soir.

FLAMENT. — A ce soir!... Mes hommages, madame!

Il lui baise la main. Bernheim s'incline. Brochard salue discrètement de la tête. Suzanne sort à droite, côté galerie.

BROCHARD, *bas à Flament.* — Rien à me dire, monsieur?

FLAMENT. — Rien.

BROCHARD. — Je retourne au commissariat. *(Saluant Bernheim :)* Monsieur!...

BERNHEIM, *à Brochard* — J'aurais aimé vous parler un instant, monsieur l'Inspecteur.

BROCHARD. — Je suis à vous, monsieur.

BERNHEIM, *insistant.* — Seul à seul!

BROCHARD, *désignant Flament.* — Monsieur peut tout entendre!

BERNHEIM. — Tout!... vraiment?

FLAMENT, *souriant.* — Je crois, oui!

BERNHEIM, *après un silence, d'une voix neutre.* — De qui se moque-t-on ici, messieurs?

BROCHARD. — Comprends pas!

BERNHEIM. — Qu'est-ce que ce bijou?... D'où sort-il?... Qui vous l'a donné?

FLAMENT. — Mais... M. le Commissaire de police.

BERNHEIM. — Et M^me^ de Linière l'a reconnu?

BROCHARD. — Vous venez vous-même d'en juger.

BERNHEIM, *à voix basse.* — Eh bien! messieurs!... il est faux, ce collier!

FLAMENT. — Faux?

BERNHEIM. — On ne fait pas plus faux! *(A Brochard :)* Rendez-le-moi je vous prie. *(Examinant le collier que vient de lui passer Brochard :)*... Belle reproduciton, je n'en disconviens pas, très certainement exécuté à l'étranger... mais alors que le mien doit valoir, au bas mot, quarante à quarante-cinq millions, vous trouveriez péniblement cinq cent mille francs de celui-ci!

Il rend le collier à Brochard. Un silence.

FLAMENT. — Vous êtes certain de ce que vous avancez, monsieur?

BERNHEIM. — Ah oui!

FLAMENT, *à Bernheim.* — Puis-je vous prier, monsieur, de garder le plus grand silence sur cette constatation.

BERNHEIM. — Vous avez dû vous rendre compte que je savais me taire.

FLAMENT. — En effet!

BROCHARD, *à Flament.* — Alors... qu'est-ce que je fais?

FLAMENT. — Rien!... Vous rendez le bijou au Commissaire et vous laissez filer l'enquête.

BROCHARD, *bas à Flament.* — Quand vous reverrai-je, monsieur?

FLAMENT. — Ce soir, téléphonez-moi.

BROCHARD. — Bien! *(Saluant Bernheim :)* Monsieur!

Brochard sort côté galerie.

FLAMENT, *à Bernheim.* — Etrange affaire s'il en fût.

BERNHEIM. — Vous m'en voyez stupéfait, monsieur.

FLAMENT. — Reproduction de classe, disiez-vous.

BERNHEIM. — Oui! travail d'artiste même... mais l'émeraude est la pierre qui se prête le plus facilement à ce jeu, on arrive à une sorte de perfection... Quant aux perles de culture, c'est notre bête noire.

Un silence. A cet instant, lady Riston entre de droite premier plan — sa chambre — portant un chapeau, et une étole de fourrure autour du cou.

LADY RISTON, *à Flament tout en enfilant ses gants.* — Encore ici, cher monsieur!

FLAMENT. — Nous partions.

BERNHEIM, *gagnant le fond et tout en saluant.* — Madame!...

LADY RISTON. — Un instant, monsieur le bijoutier!... *(Un temps.)* Etes-vous vraiment un connaisseur en bijoux?

BERNHEIM. — Moi!... Oh, madame!... trente ans de métier... J'eus l'honneur...

FLAMENT, *bas à lady Riston* — Je vous laisse.

LADY RISTON. — On vous attend?

FLAMENT. — Non.

LADY RISTON. — Alors restez! *(A Bernheim:)* ... Vous disiez, monsieur?

BERNHEIM. — J'eus l'honneur d'être consulté, lors de l'expertise des bijoux de Son Altesse Royale...

LADY RISTON. — Parfait!... Et vous savez être discret?...

BERNHEIM. — Un tombeau! madame.

LADY RISTON. — C'est triste, mais c'est encourageant!... *(Ecartant l'étole qui lui entoure le cou :)* Que pensez-vous de ce collier, monsieur le bijoutier?

BERNHEIM, *vivement.* — Mais c'est le mien... le vrai!

LADY RISTON, *jouant la surprise.* — Le vrai?

BERNHEIM. — Enfin, celui qu'il y a trois ans, je vendis à M. de Linière.

LADY RISTON, *à Flament.* — N'est-ce pas étonnant?... Que le monde est petit!... *(A Bernheim :)* Ainsi, d'après-vous... il en existe un faux!

BERNHEIM, *se reprenant gauchement.* — Je n'ai pas dit ça... je suppose!... A la vérité... je l'ignore, madame!

LADY RISTON. — Ce serait fort désagréable pour moi! *(A Bernheim :)* Je vous remercie, monsieur le bijoutier! *(Portant son index à la bouche :)* Et rappelez-vous votre promesse...

BERNHEIM. — Je vous l'ai dit, madame... Un tombeau!

LADY RISTON. — C'est insuffisant... Disons un cimetière! *(Lui tendant la main :)* Au revoir, monsieur le bijoutier!

BERNHEIM. — Mes hommages, madame! *(Saluant Flament avec le geste désespéré d'un homme qui n'a rien compris :)*... Monsieur!

Il sort. Un long silence.

LADY RISTON, *à Flament.* — Eh bien! cher monsieur, à quoi rêvez-vous encore?

FLAMENT. — Votre astuce me dépasse, lady Riston, je perds pied!

LADY RISTON. — Quoi! Le grand plongeon?

FLAMENT. — Pire! la noyade!

LADY RISTON. — Je vous sauverai, je suis nageuse de fond. *(Un temps.)* Où déjeunez-vous?

FLAMENT. — A mon restaurant!

LADY RISTON. — Vous avez votre voiture?

FLAMENT. — Oui, pourquoi?

LADY RISTON. — Jetez-moi au mien. C'est le même! *(Un temps.)* Vous avez du goût, l'endroit est discret... Vous serez mon invité.

FLAMENT. — C'est me faire beaucoup d'honneur, lady Riston, mais je ne puis accepter!... Songez à ce que nous nous sommes dit.

LADY RISTON. — J'y songe.

FLAMENT. — Pensez au mépris dont vous m'avez abreuvé.

LADY RISTON. — Je ne pense qu'à ça, mon cher.

FLAMENT. — N'oubliez surtout pas mes insultes.

LADY RISTON. — Quelles insultes?

FLAMENT. — Impudemment, je m'en excuse, lady Riston, ne vous ai-je pas traitée de « grue »?

LADY RISTON. — Précisément, mon cher!... Je vous dois une politesse!

Cavalièrement, elle lui a pris le bras et l'entraîne en riant vers la galerie.

RIDEAU

ACTE III

Le soir du même jour. Il est vingt-deux heures. Eclairage des grandes réceptions. Beaucoup de fleurs harmonieusement disposées. Musique lointaine montant du rez-de-chaussée.

Au lever du rideau Brochard, seul en scène, — imperméable et chapeau à la main — est timidement assis au bord d'un fauteuil. Un temps. Paraît un laquais en livrée « à la française » : habit bleu, culotte rouge, bas blancs et souliers.

LE LAQUAIS, *apercevant Brochard.* — Qu'est-ce que vous faites ici?

BROCHARD. — J'attends!

LE LAQUAIS. — Qui? *(Silence de Brochard.)* Par où êtes-vous passé?

BROCHARD. — Par la gouttière!

LE LAQUAIS. — Pas de bla-bla-bla... ou j'appelle... Qui êtes-vous?

BROCHARD. — Et vous?

LE LAQUAIS. — Ça vous regarde?

BROCHARD. — Ne vous fatiguez pas, je le sais. *(Sur un ton récitatif :)* « Prosper Jacquinot, né « le 29 mars 1923 à Quimper, vos certificats « ne sont pas fameux, vous faites néanmoins « des extras en maison bourgeoise... Signé « particulier : quatre jours de prison avec « sursis pour ivresse et tapage nocturne. »

LE LAQUAIS, *ahuri.* — Ah! mince!

BROCHARD. — Vous pouvez disposer.

LE LAQUAIS. — Merci, monsieur.

Il sort à droite côté galerie. Un silence pendant lequel Brochard compulse son carnet.

FLAMENT, *entrant de droite. Il est en habit.* — Ah! vous êtes là, Brochard!... Parfait. Alors les nouvelles?

BROCHARD. — A sa descente d'avion, M. de Linière, très au courant du vol, a fait retirer la plainte déposée par sa femme.

FLAMENT. — Je sais!

BROCHARD. — Et nous venons de recevoir de Paris l'ordre de relaxer le prisonnier... Pas d'objection, monsieur?

FLAMENT. — Aucune.

BROCHARD. — Voici donc cette drôle d'affaire heureusement terminée.

FLAMENT. — Pour vous, tout au moins, mais mon intime conviction est que loin d'être terminée, elle n'est pas commencée.

BROCHARD. — Ah, zut!

FLAMENT. — Rassurez-vous, ceci ne vous regarde en rien. Nous allons vraisemblablement passer à l'échelon supérieur... Je m'attends au pire...

BROCHARD. — Je puis, si vous le désirez, monsieur, rester auprès de vous.

FLAMENT. — Non, inutile!... Regagnez Paris, je vous y rencontrerai après-demain.

BROCHARD, *après un temps et tout en gagnant la droite.* — Grande réception ce soir, ici, m'a-t-on dit!

FLAMENT. — Dîner morose s'il en fût, je dirai même plus... dîner-surprise... dîner-traquenard. Les invités s'observaient et des anges passaient entre les plats. M. de Linière n'a pas prononcé dix paroles...

BROCHARD. — Et lady Riston?

FLAMENT. — Distante!... absente même!... En dépit de ses rires agressifs, je la sentais anxieuse, inquiète. A la fin du repas, prétextant une migraine, elle s'est éclipsée... je la crois dans sa chambre. *(Un temps.)* Sauvez-vous Brochard!... Au fait, par où allez-vous passer sans être vu?

BROCHARD. — Par l'office et la cave, c'est mon itinéraire habituel... *(Un temps.)* Ah! j'oubliais... J'ai, tout à l'heure, en venant ici remarqué un service d'ordre discret autour de la propriété.

FLAMENT. — Les Linière attendent le Premier Ministre de Grande-Bretagne.

BROCHARD. — Ah!... *(Un temps.)* C'est bon signe... ça?

FLAMENT. — Non!

A cet instant de droite, premier plan, entre lady Riston. Elle porte une éblouissante toilette de soirée.

LADY RISTON, *apercevant Brochard.* — Ah! Monsieur Brochard!... Toujours sur les dents?

FLAMENT. — Il nous quitte, madame!

LADY RISTON. — ... Déjà?... Où va-t-il?...

BROCHARD — A Paris!

LADY RISTON — Je ne vous verrai donc plus, monsieur l'Inspecteur de police?

BROCHARD. — Non, madame!

LADY RISTON. — Je me consolerai difficilement de votre absence, mais de loin je vais suivre vos exploits avec intérêt... Dès que les journaux m'apprendront qu'une enquête tourne court... qu'un inculpé a pris le large... ou qu'un juge d'instruction a pris le lit... je penserai : « Ça y est! Brochard est dans le coup! »...

BROCHARD, *rageur.* — De mon côté, madame, si j'apprends...

FLAMENT, *sèchement.* — Brochard, on vous attend, je crois!

BROCHARD, *se reprenant.* — En effet, excusez-moi!... *(Saluant :)* Madame!... Monsieur!...

Il sort. Un silence.

FLAMENT. — Vous perdez en lui votre principale tête de turc...

LADY RISTON. — J'en ai de rechange!

FLAMENT, *après un temps.* — Et cette migraine?

LADY RISTON. — Je viens de lui signifier son congé!... A la vérité, le champagne ne me réussit pas... *(Un temps.)* Quel dîner!

FLAMENT. — Oui!... Excellente chère et grands vins!...

LADY RISTON. — Je parle des convives... Comment ces gens-là s'y prennent-ils pour manger sans ouvrir la bouche?

FLAMENT. — Ne blâmez pas leur silence... vous n'avez guère été brillante, convenez-en.

LADY RISTON. — J'avoue!... *(Un temps.)* Je fus fort occupée à observer M. de Linière... le pauvre!... Dans quel état vous l'ont-ils rendu!

FLAMENT. — Qui?

LADY RISTON. — Vos anciens Grands Frères du Nord!

FLAMENT. — Je reconnais qu'il m'a paru, ce soir, assez mal en point. L'œil fiévreux... et d'une pâleur...

LADY RISTON. — Je l'ai souvent remarqué, les gens qui reviennent de Moscou n'ont jamais très bonne mine... Il est vrai que ceux qui n'en reviennent pas, n'ont pas bonne mine non plus.

FLAMENT. — Le climat!

LADY RISTON. — Oui!... Ils ont tort de se maintenir au « Variable »... le « Beau Fixe » a bien du charme.

FLAMENT, *après un temps.* — Et maintenant, lady Riston, que va-t-il se passer?

LADY RISTON. — ? ? ?

FLAMENT. — Vous avez jeté les dés!... Qui va marquer les points?

LADY RISTON. — Quels dés?... Quels points... Vous êtes énigmatique, mon cher.

FLAMENT — Ne vous forcez pas à jouer les innocentes, lady Riston, c'est un rôle qui vous échappe...

LADY RISTON. — Je vous affirme...

FLAMENT. — Bon!... Allons-y!... *(Un temps.)* Le collier?

LADY RISTON. — Encore?... Mais c'est une obsession qui tourne à l'idée fixe... Vous auriez intérêt à consulter un spécialiste... vous devez avoir des ratés entre le cervelet et le grand sympathique...

FLAMENT. — Je...

LADY RISTON. — Mme de Linière n'a-t-elle pas retrouvé son bijou?... Son mari n'a-t-il pas retiré sa plainte?... Brochard, notre grand inquisiteur, ne vient-il pas de discrètement s'escamoter?... L'affaire me paraît donc enterrée... Et vous-même...

FLAMENT, *flegmatique.* — Moi... j'attends!

LADY RISTON. — Qu'attendez-vous?

FLAMENT. — La suite!... Le coup de théâtre!... La mise à mort!

LADY RISTON. — Vous êtes lugubre!... Eh bien! asseyez-vous et attendez-la sans moi, votre mise à mort... Je ne me sens aucun goût pour ce genre de spectacle... D'ailleurs, je pars!

FLAMENT. — Vous partez!... Quand partez-vous?

LADY RISTON, *consultant son bracelet-montre.* — Dans trois heures seize très exactement... J'ai décidé de sauter, au petit jour, dans l'avion de Rabat qui fait escale à Nice.

FLAMENT. — Et où allez-vous?

LADY RISTON. — Vous êtes d'une indiscrétion!... Où voulez-vous que j'aille?... Chez moi... à Londres!

FLAMENT. — Vous parlez sérieusement?

LADY RISTON. — Très!... Mes bagages sont prêts, je n'ai plus qu'à changer de robe.

FLAMENT. — Alors, là, vraiment, je ne vous suis plus.

LADY RISTON. — Vous me suiviez donc? *(Un temps.)* A votre âge mon cher... un homme ne suis pas encore les femmes, il les précède... *(Bruit de voix dans la galerie.)*... Qui vient?

FLAMENT. — Le maître et la maîtresse de céans.

LADY RISTON. — Soyez gentil, excusez-moi auprès d'eux, je vous prie... n'ayant rien à leur dire, je retourne à ma migraine.

Elle sort à droite premier plan. Un temps. De droite, côté galerie, entrent Suzanne et Gérard de Linière. De Linière est un homme racé, portant l'habit avec une rare élégance. Son port noble décèle l'homme autoritaire, sous des manières qu'il veut affables. Son regard lourd se pose rarement sur les gens. Il s'exprime d'une voix sourde et faussement douce-reuse.

SUZANNE, *à de Linière.* — Si vous vous sentez las, reposez-vous en attendant l'arrivée de Son Excellence!... *(Apercevant Flament :)* Tiens! vous êtes ici, monsieur Flament?

FLAMENT. — J'attendais M. de Linière, madame.

DE LINIÈRE. — Nous avons en effet à travailler.

SUZANNE. — Travailler!... Encore!... alors que...

DE LINIÈRE, *nerveux.* — Mais je ne suis pas mal en point, chère amie, je me sens les nerfs à fleur de peau, c'est tout différent... et permettez-moi de vous dire que vous en êtes la cause involontaire...

SUZANNE. — Moi?

DE LINIÈRE. — Je vous avais priée de ne pas porter, ce soir, votre collier.

SUZANNE. — Eh bien!... ne vous ai-je pas obéi?

DE LINIÈRE. — Imparfaitement!... je voulais, ainsi, faire oublier l'affaire, éviter les questions oiseuses et saugrenues... et durant tout le dîner, vous n'avez parlé que de cet incident qui, au fond, n'intéresse plus personne.

SUZANNE. — De quoi vouliez-vous que je parle?

DE LINIÈRE. — De tout et de rien, comme savent le faire les gens de notre monde.

SUZANNE. — Si je n'avais pas alimenté la conversation, notre dîner eût été mortel... personne ne soufflait mot.

DE LINIÈRE. — Ne pas souffler mot est, parfois, préférable à un étalage de sornettes...

SUZANNE. — Reconnaissez plutôt que vous êtes de méchante humeur...

DE LINIÈRE. — C'est possible!... Ne l'oubliez pas, chère amie, j'ai des soucis, de graves soucis...

SUZANNE. — Qui n'en a pas!... Ainsi moi...

DE LINIÈRE. — Je sais... votre collier!... *(Un temps.)* Ah! autre chose... Pourquoi avoir invité lady Riston à partager votre week-end?

SUZANNE. — Parce qu'elle était seule et désemparée... A son arrivée à Cannes, elle me téléphona... l'appartement qui lui est généralement réservé au Carlton était occupé... Pouvais-je la laisser à la rue?

DE LINIÈRE, *froidement.* — Oui!... Enfin, je m'entends!

SUZANNE. — Au surplus... n'est-elle pas de vos amies?

DE LINIÈRE. — Une amie, c'est peut-être aller un peu loin... enfin ce qui est fait est fait, retournez à vos invités, chère amie... Ils doivent se morfondre en vous attendant... ne les faites ni jouer, ni danser... et débarrassez-vous-en au plus vite.

SUZANNE, *surprise.* — Avant l'arrivée de Son Excellence?

DE LINIÈRE. — Oui.

SUZANNE. — Mais ils ne sont venus que pour la voir.

DE LINIÈRE. — Ils ont eu tort!... Son Excellence a horreur de cette figuration qui se prétend intelligente... Les gens l'assomment... Et moi aussi!

SUZANNE. — Vous me faites beaucoup de peine, Gérard...

DE LINIÈRE. — Mais non!... mais non!... Vous êtes la plus délicieuse des compagnes... mais vous ne comprenez jamais rien aux affaires sérieuses... Sauvez-vous, vos gens vont pleurer.

SUZANNE. — Soit!... Ménagez-vous quand même!

Elle sort à droite côté galerie. Un long silence que respecte Flament qui se tient à l'écart.

DE LINIÈRE. — Une amie! Lady Riston!... Je voudais bien! *(Un temps.)* C'est bête à dire, Flament, je me méfie d'elle. *(Un temps.)* Pas vous?

FLAMENT. — Nous nous exagérons peut-être son influence et son pouvoir... Si elle nous attaquait, nous trouverions certainement les moyens de nous défendre.

DE LINIÈRE. — J'en suis moins sûr que vous... Elle est très bien en cour à Buckingham et au Foreign Office... et Son Excellence prête une oreille attentive à ses propos... La preuve... elle l'attend!

FLAMENT. — Lady Riston nous quitte cette nuit, paraît-il.

DE LINIÈRE. — Qui vous l'a dit?

FLAMENT. — Elle-même!

DE LINIÈRE. — Ah! *(Un temps.)* Bon vent!... Allons travailler, Flament... Ou plutôt non, j

vais préparer, seul, mon dossier... Redescendez au salon... écoutez les potins et aidez ma femme à faire le vide avant l'arrivée de... *(Le téléphone sonne :)* Répondez!... Je n'y suis pas!

Tandis que de Linière gagne la gauche et sort, Flament se dirige vers le téléphone.

FLAMENT, *au téléphone.* — « Allô!... Allô!... Allô!... »

LADY RISTON, *entrant de droite.* — Ce doit être pour moi, j'attends un coup de fil de Londres.

FLAMENT. — Il n'y a personne à l'appareil.

LADY RISTON. — Passez-moi quand même l'écouteur... Merci!... *(Téléphonant:)* « Allô!... Allô!... » *(Flament, discrètement, sort à droite deuxième plan. Lady Riston s'étant assurée qu'elle est seule insiste à l'appareil :)* « Allô!... Allô!... *(Un silence.)* Yes!... No!... Not yet!... *(Un temps.)* I shall call on you later on... *(Un temps.)* I am leaving to night!... Thank you!... »

Elle raccroche et à pas feutrés se dirige vers la gauche. Parvenue à hauteur de la porte du bureau de de Linière, elle tend l'oreille. Un bruit de voix, provenant de la galerie, la ramène précipitamment vers la droite Un temps. De droite côté galerie, entre Suzanne de Linière suivie de Rémi, le maître d'hôtel. Sous l'imperméable qu'il porte, Rémi est toujours en habit.

SUZANNE, *nerveuse à Rémi.* — Il était inutile de revenir, on vous eût fait porter votre malle...

RÉMI, *saluant lady Riston.* — Bonsoir, madame!

LADY RISTON, *sèchement.* — Bonsoir!

SUZANNE, *à lady Riston.* — Rémi vient d'être libéré, il tient à remercier mon mari de lui avoir évité la prison.

LADY RISTON. — Je crains que ce ne soit guère le moment. M. de Linière travaille.

SUZANNE, *à Rémi.* — Je vous l'avais dit!

LADY RISTON, *sèchement à Rémi.* — Compliments! Vous êtes un joli monsieur... En dehors de votre maîtresse, dont le désarroi faisait peine à voir, vous nous avez tous mis dans un joli pétrin.

RÉMI, *humblement.* — Je m'en excuse, madame... un moment de folie... j'avais joué et perdu gros...

LADY RISTON. — Vous devriez savoir que les gens de votre condition ne jouent pas...

SUZANNE, *bas à lady Riston.* — Qu'est-ce que j'en fais?

LADY RISTON. — Laissez-le-moi ici, je vais guetter la sortie de votre mari.

SUZANNE. — Je suis confuse.

LADY RISTON. — Mais non, ma douce amie, c'est la moindre des choses... A tout prendre, mieux vaut peut-être qu'il le voie...

SUZANNE. — Oui, n'est-ce pas?... Je retourne donc à mes gens. Ils sont indéracinables... *(Sèchement à Rémi :)* Dès que vous aurez vu mon mari, prenez vos affaires et partez.

RÉMI. — Bien, madame!

SUZANNE. — Naturellement, je ne vous paye pas vos gages. *(Bas à lady Riston :)* Merci!...

Elle sort à droite deuxième plan. Un long silence.

LADY RISTON, *bas à Rémi.* — Aucun ennui, là-bas?

RÉMI. — Aucun, madame!

LADY RISTON. — Je vous félicite, George... vous avez été parfait... Quel monte en l'air vous auriez fait!

RÉMI. — Merci, madame! *(Un temps .)* Tout s'est-il bien passé?

LADY RISTON. — Il ne s'est encore rien passé... *(Un temps .)* Le collier est-il en place?

RÉMI. — Oui, madame, dans votre vide-poche. J'avais omis de vous en remettre la clé. La voici. *(Un temps .)* J'ai eu chaud!

LADY RISTON. — Ah!... Quand ça?

RÉMI. — Lorsque Brochard est entré dans votre chambre et m'y a bouclé, j'étais dans la salle de bains!... Après son départ, c'est à peine si j'eus le temps d'enlever la pièce de votre mallette... de la mettre en lieu sûr... et de courir à « La Frégate »...

LADY RISTON. — Où la police vous attendait?

RÉMI, *souriant.* — Oui!... J'avais téléphoné à la Sûreté que le voleur s'y trouverait vers onze heures... je fus exact au rendez-vous!... Que dois-je faire à présent, madame?

LADY RISTON. — Je vais faire porter mes bagages à l'aéroport, vous les surveillerez discrètement jusqu'à mon arrivée.

RÉMI. — Bien, madame. *(Un temps .)* Et les clés?

LADY RISTON. — Quelles clés?

RÉMI. — Les doubles!...

LADY RISTON. — Vous les jetterez à la mer. *(Un temps .)* Rendez-vous après demain à Londres...

RÉMI. — Chez vous, madame?

LADY RISTON. — Non!... à mon bureau au Ministère... *(Un temps .)* Gagnez le service en passant par ma chambre.

RÉMI, *après un temps.* — Madame ne m'autorise pas à rester auprès d'elle?

LADY RISTON. — Non!... Ce serait, inutilement, tout compromettre... Et pourquoi resteriez-vous? *(Silence de Rémi.)* Eh bien, George... Répondez... Pourquoi?

RÉMI, *après un temps.* — Madame n'a pas peur?

LADY RISTON. — Peur de qui?

RÉMI. — J'appréhende beaucoup, pour madame, l'issue de cette affaire... J'en ai déjà prévenu Madame... Linière est apparemment maître de lui, mais, au fond, l'homme est un rageur... un violent... j'eus souvent l'occasion de le constater.

LADY RISTON. — Et alors?

RÉMI. — Il peut réagir durement, je le crois capable de tout et d'autant plus que s'il vous arrivait...

Il s'arrête net.

LADY RISTON. — Quoi?... Malheur?... *(Un temps .)* Eh bien! dites-le!

RÉMI. — Je n'aime pas tenter le sort, mais

un accident est toujours possible, madame... et nul ne s'aviserait à lui demander des comptes... Affaire d'Etat!... Vous êtes, ici, à sa merci.

LADY RISTON. — Je ne l'ignore pas. *(Un temps :)* Nous verrons bien!... Allez!

RÉMI, *insistant.* — Madame a-t-elle pris certaines précautions?

LADY RISTON, *souriant.* — Bien sûr!... mais ne vous alarmez pas en vain, mon bon George.

RÉMI. — En vain!... Espérons-le!... Bon voyage, madame.

LADY RISTON. — Merci, George.

RÉMI. — Et bonne chance!

LADY RISTON, *avec un geste évasif.* — Ça!!!

Rémi se dirige vers la droite, côté chambre à l'instant où, de gauche, entre de Linière.

DE LINIÈRE, *apercevant Rémi.* — Vous! Chez moi!... Qui vous a permis?... Que faites-vous ici?

RÉMI, *humblement.* — Je tenais à remercier Monsieur...

DE LINIÈRE. — Inutile! Je vous en dispense... j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire mais, sachez-le, mon garçon... vous n'êtes pour rien dans ma décision... Vous restez à mes yeux, un chenapan... et je vous prie de sortir immédiatement... *(Rémi gagne la droite côté galerie.)* Non!... pas par la galerie!... Traversez les appartements... que personne ne vous voie!... *(A lady Riston :)* Je m'en excuse, madame, mais il est en tous points préférable...

LADY RISTON. — Je vous en prie.

DE LINIÈRE, *à Rémi près de la porte de la chambre.* — Et ne râflez rien au passage.

RÉMI. — Oh! Monsieur!

DE LINIÈRE. — Allez, ouste... dehors!

Rémi sort à droite premier plan. Un silence.

LADY RISTON. — Cet homme a, sans doute, agi dans un moment d'égarement.

DE LINIÈRE. — C'est possible! Mais il n'est pas dans mes attributions de ramener les égarés dans le droit chemin, lady Riston. *(Un temps.)* M. Flament n'est pas remonté?

LADY RISTON. — Je l'ignore, j'étais dans ma chambre.

DE LINIÈRE, *ironique.* — Votre migraine?

LADY RISTON. — Oui! Je ne m'en débarrasse qu'à mes heures perdues! *(Elle s'installe confortablement dans un fauteuil. Devant ce sans-gêne, de Linière réprime un mouvement d'impatience. Un long silence.)* Vous paraissez soucieux, nerveux... Mauvais voyage?

DE LINIÈRE. — Excellent!

LADY RISTON. — Il n'y paraît guère. *(Un temps .)* Je connais bien Moscou... ma grand-mère maternelle fut dame d'honneur de l'Impératrice... et il me souvient qu'étant petite fille, je devais être haute comme trois pommes... j'eus, à ma première entrée au Kremlin, une sensation grandiose de puissance, de richesse... *(Un temps .)* Pas vous?

DE LINIÈRE, *sèchement.* — Non!

LADY RISTON. — Ah! *(Un temps .)* Tout change! *(Un temps.)* Vous avez vu le tsar?

DE LINIÈRE. — Le tsar?

LADY RISTON. — Entendez, l'intérim qui tient provisoirement l'emploi.

DE LINIÈRE. — Mais de qui parlez-vous, madame?

LADY RISTON. — Du porte-voix numéro un... tête de liste des prochains disparus...

DE LINIÈRE. — Vous avez là une bien curieuse conception des nouveaux maîtres du régime, lady Riston...

LADY RISTON. — Je m'en excuse, c'est un régime que je ne suis pas...

DE LINIÈRE. — En période révolutionnaire, tout est pardonnable...

LADY RISTON. — Une révolution qui dure trente-cinq ans, ça fait un peu longuet... Si la vôtre avait duré aussi longtemps... la Bastille eût été plusieurs fois reconstruite pour être à nouveau démolie... Un vrai jeu de construction!

DE LINIÈRE. — Aucune comparaison... nous sommes un vieux peuple.

LADY RISTON. — J'ai honte à l'avouer, j'aime les vieux... *(Un temps .)* Il vous a bien reçu?

DE LINIÈRE. — Qui?

LADY RISTON. — Le porte-voix! *(Silence de Linière.)* Et le Soviet suprême? *(Silence de Linière.)*... Des gens méthodiques, appliqués m'a-t-on dit... enfin des fonctionnaires que la paperasse encombre autant que les ukases et qui, de leurs anciens maîtres, n'ont retenu que la vodka... *(Un temps .)* Vous en avez bu?... Ils ont dû vous faire trinquer... C'est l'usage paraît-il... on trinque toujours avec ces gens-là!

DE LINIÈRE. — Vous vous méprenez, madame, sur le but de mon voyage... qui fut uniquement touristique...

LADY RISTON, *ironique.* — Non!... Dois-je comprendre que vous avez tourné en rond autour des monuments... avec un plan de la ville et un parapluie?...

DE LINIÈRE, *nerveux.* — Cessez cet humour qui n'est de mise... vos questions ont quelque chose de choquant, lady Riston.

LADY RISTON. — Vos réponses aussi!

DE LINIÈRE. — Permettez-moi de vous faire remarquer que je ne vous ai rien répondu.

LADY RISTON. — Justement!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Vous vous intéressez trop à mes voyages, madame...

LADY RISTON, *souriant.* — Curiosité de femme!

DE LINIÈRE. — Un peu plus même!... *(Un temps .)* Descendez donc au salon, les joueurs doivent vous attendre...

LADY RISTON. — Je préfère jouer avec vous

DE LINIÈRE. — Ah oui!... A quel jeu faites-vous allusion?

LADY RISTON. — A celui des devinettes...

DE LINIÈRE, *après un temps et doucereux* — Au lieu de tant vous préoccuper de mon propre voyage à Moscou, vous feriez mieux de me raconter ce que vous êtes venue faire sur la Côte d'Azur...

LADY RISTON. — Vous voir!

DE LINIÈRE. — Eh bien! c'est fait... vous m'avez vu!

LADY RISTON. — Pas assez!... Et j'aimerais tellement vous entendre...

DE LINIÈRE, *nerveux.* — Brisons-là, voulez-vous, madame?... Positivement, vous me gênez... *(Un temps.)* Vous faites un bien curieux métier, lady Riston.

LADY RISTON. — Le vôtre!

DE LINIÈRE. — Ah non!

LADY RISTON. — Ah si!... D'ailleurs, vous le faites et votre gouvernement a raison de vous faire confiance... A vous seul, vous remplacez avantageusement les Trois Grands réunis... ou les Quatre Petits dispersés!... Vous êtes le Petit Poucet des grandes conférences... Les poches bourrées de cailloux ou de pièces d'or... vous jalonnez la route... Sans vous, tous ces messieurs et leur séquelle se retrouveraient en pleine brousse!... *(Un silence.)* N'est-il pas vrai?

DE LINIÈRE, *s'asseyant dans un fauteuil en face d'elle.* — Allez! allez! Je vous écoute!... A petits pas, je vous vois approcher du but... car, n'est-ce pas, vous avez un but?

LADY RISTON. — Vous pensez bien!...

DE LINIÈRE. — Où voulez-vous en venir?... Qu'attendez-vous de moi?...

LADY RISTON, *posément.* — Ce que vous êtes allé faire à Moscou.

DE LINIÈRE. — Rien que ça! *(Un silence.)* Pour qui travaillez-vous, lady Riston?

LADY RISTON. — Je suis anglaise par mon mariage, monsieur.

DE LINIÈRE. — N'êtes-vous pas, aussi, d'origine roumaine?

LADY RISTON. — L'un n'empêche pas l'autre, monsieur l'Ambassadeur!

DE LINIÈRE. — Ah! non!... Ne me donnez pas de « l'Ambassadeur »!

LADY RISTON. — Ne le fûtes-vous pas?

DE LINIÈRE. — Je ne le suis plus!

LADY RISTON. — Qu'êtes-vous donc exactement?

DE LINIÈRE. — Un monsieur qui n'aime pas les questions, madame.

LADY RISTON, *après un temps.* — Les méchantes langues vous prétendent prospecteur en uranium... pétrole et documents secrets!

DE LINIÈRE. — Elle ont raison, les méchantes langues.

LADY RISTON, *froidement.* — Et... ça rapporte?

DE LINIÈRE. — Des embêtements... oui!

LADY RISTON. — Et, naturellement, votre bonté d'âme vous interdit d'en faire profiter les autres?

DE LINIÈRE. — Exactement!... *(Un temps.)* Allons, lady Riston, vous n'êtes pas sans savoir que j'attends, ici, ce soir, la visite du Premier Ministre de Grande-Bretagne... Si j'avais quelque chose à dire, c'est à lui seul que je le dirais.

LADY RISTON. — Vous le lui diriez... mais incomplètement et de façon incompréhensive. Votre jargon de diplomate embrouillerait tout à plaisir... Dans votre métier, vous avez une tendance morbide à camoufler les phrases, oublier les mots et déplacer les virgules... tant et si bien que, plus on vous écoute... et moins on vous comprend.

DE LINIÈRE. — Mais, chère madame, parler pour ne rien dire, n'est-ce pas là tout le secret de la diplomatie?

LADY RISTON. — Malheureusement, ce soir, nous attendons autre chose de vous.

DE LINIÈRE. — « Nous »? Qui ça « nous »? Dois-je admettre que vous êtes en mission et que Son Excellence... vous a déléguée en éclaireur auprès de moi?... *(Silence de lady Riston.)* Un peu de bon sens, je vous prie... Si nous devions répéter, à tout venant, ce qui nous fut révélé sous le sceau du secret... ce serait la fin des ambassades...

LADY RISTON. — C'en est la fin, monsieur, puisqu'on ne vous croit plus.

DE LINIÈRE, *après un temps, se levant.* — Ne perdons pas notre temps, madame, et épargnez-moi le déplaisir de me montrer incorrect envers vous. *(Gagnant la gauche :)* ... Bonsoir!

LADY RISTON, *se dressant.* — Ah non!... ce serait trop commode... je suis ici pour savoir... et je saurai...

DE LINIÈRE, *rageur.* — Quelle impudence!... *(Un temps.)* Vous ne saurez rien... vous m'embêtez, madame... et si vous n'étiez pas une femme...

LADY RISTON. — Que feriez-vous?

DE LINIÈRE. — Je vous jetterais dehors.

LADY RISTON. — Seulement! C'est peu... vous feriez sans doute mieux. On connaît vos façons... vous avez plus d'un tour en votre sac...

DE LINIÈRE, *rageur.* — Sortez!

LADY RISTON. — Non!... Vous devriez savoir qu'on ne me chasse pas!... On m'évite... on m'espace... on me supprime, au besoin... mais on ne me chasse pas!... Je m'excuse d'insister... mais vous nous avez trop joués, trop déçus, trop menti... monsieur.

DE LINIÈRE. — Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous insinuez...

LADY RISTON. — Je vais vous aider à vous souvenir... *(Un temps.)* Pour mieux égarer et brouiller les jeux, tous les moyens vous furent bons...

DE LINIÈRE. — Oseriez-vous insinuer que je suis un malhonnête homme...

LADY RISTON. — Oh non! monsieur l'Ambassadeur, vous êtes mieux que ça... mais, sous votre politesse affectée, votre allure de grand seigneur, un homme à la conscience trouble se débat.

DE LINIÈRE, *choqué.* — Madame!

LADY RISTON. — Vous êtes un self-made-man, je vous l'accorde... mais à quel prix!... *(Un temps.)* Vos nuits ont dû, souvent, se peupler d'insomnies.

DE LINIÈRE, *blêmissant.* — Je...

LADY RISTON, *très calmement.* — Certes, votre carrière apparaît pure, vos mains sont restées blanches, mais derrière cette trompeuse façade... que de choses viles furent commises....

DE LINIÈRE, *tragique.* — Assez!

LADY RISTON. — Pas encore!... J'ai trop bien préparé mes phrases pour ne pas vous les servir. *(Un temps.)* ... Rappelez-vous Stephenson, cet agent de nos services, exécuté au

Caire!... Benoit qui, à votre gré, parlait trop, kidnappé à Marseille et dont personne n'entendit plus jamais parler... Et cet avion perdu en mer au large des côtes d'Espagne!... Explosion de moteur, crût-on devoir affirmer à l'époque!... Non!... Explosion tout court!... Une mission secrète était à bord et vous étiez le seul à le savoir... monsieur.

DE LINIÈRE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LADY RISTON. — Vous avez la mémoire récalcitrante et l'oubli facile...

DE LINIÈRE. — Ainsi, d'après vous, un homme de mon rang... de ma condition... s'abaisserait à...

LADY RISTON. — Oh non! pas si bête!... mais vous suggérez... vous conseillez... Au besoin même vous indiquez les coups...

DE LINIÈRE. — Dites tout de suite que je suis un assassin. *(Silence de lady Riston.)* Et quand cela serait?... La Raison d'Etat, madame, qu'en faites-vous?

LADY RISTON. — Je la respecte!... La preuve, je m'en sers aujourd'hui.

DE LINIÈRE. — Maladroitement, madame!

LADY RISTON. — Je n'ai jamais tant déploré de ne pas avoir votre expérience.

DE LINIÈRE. — Allons! Assez!... Allez-vous-en.

LADY RISTON. — Non.

DE LINIÈRE, *hors de lui.* — Je vous l'ordonne!... F...-moi le camp!

LADY RISTON, *très posément.* — A la bonne heure, je vous découvre enfin...

DE LINIÈRE. — Prenez garde, madame...

LADY RISTON. — Vous n'allez tout de même pas me tuer.

DE LINIÈRE. — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque... mais quoi que vous en pensiez, tel n'est pas mon métier.

LADY RISTON. — Avouez que vous avez, quand même, quelques dispositions.

DE LINIÈRE, *très maître de lui.* — Je m'excuse d'avoir, pour quelques instants, abandonné mon sang-froid... Croyez-moi sur parole, madame, je n'ai vraiment rien à vous dire!

Il la guide du geste vers la galerie.

LADY RISTON, *posément.* — Mais, moi, j'ai quelque chose à vous apprendre...

DE LINIÈRE. — Je vous en dispense!

LADY RISTON. — J'ai même un marché à vous proposer...

DE LINIÈRE. — Adressez-vous à vos trafiquants habituels...

LADY RISTON, *après un silence et posément.* — Le collier!...

DE LINIÈRE. — Quel collier? *(Un temps.)* Quoi?... Encore cette histoire imbécile... Merci! je la connais!...

LADY RISTON. — Je vous crois!... Vous pensiez même que vous étiez le seul à la bien connaître... ce en quoi vous vous trompiez fort.

DE LINIÈRE. — Ne comptez pas m'intéresser avec de telles balivernes, je ne serai pas dupe de votre astuce...

LADY RISTON. — Il ne saurait y avoir d'autre dupe que votre femme...

DE LINIÈRE. — Qu'est-ce que Mme de Linière vient faire en cette histoire?

LADY RISTON, *posément.* — La pauvre doit être à cent lieues de supposer qu'elle porte un faux collier.

DE LINIÈRE, *blêmissant.* — Vous dites?

LADY RISTON. — Et comment pourrait-il en être autrement, puisque vous avez vendu le véritable à Londres.

DE LINIÈRE, *livide.* — Vous êtes folle!

LADY RISTON. — A peine!... L'affaire fut conclue chez un marchand de pierres de Wall Street, le 17 juin 1952.

DE LINIÈRE. — Vous mentez!

LADY RISTON. — Trente mille livres... très exactement.

DE LINIÈRE. — C'est faux!

LADY RISTON. — Pas tellement, puisque six mois plus tard je le rachetais...

DE LINIÈRE. — Vous?

LADY RISTON, *souriant.* — Que vous le vouliez ou non, cher monsieur, je porte, incognito, un cadeau offert par vous à votre femme.

DE LINIÈRE, *après un long silence, et d'une voix sourde.* — La suite?

LADY RISTON, *posément.* — Je vous le revends!

DE LINIÈRE. — Merci!... Je ne suis pas acheteur.

LADY RISTON. — Vous avez tort... c'est une affaire!

DE LINIÈRE. — Pour qui... pour vous ou pour moi?

LADY RISTON. — Vous avez de ces questions!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Ah mais! je comprends à présent, ce cambriolage ne fut peut-être pas complètement l'effet du hasard.

LADY RISTON. — A défaut d'ambassadeur, quelle pythonisse vous eussiez fait!... vous ne savez rien, vous devinez tout!

DE LINIÈRE. — Je devine surtout le chantage auquel vous allez vous livrer... Allez-y! allez-y!... dévidez-la, votre histoire... je vous écoute! *(Silence de lady Riston.)* Eh bien! vous ne dites rien?

LADY RISTON, *souriant.* — Nous avons tout le temps... je vous sais fin lettré... laissez-moi choisir mes mots.

DE LINIÈRE. — Vous n'espérez tout de même pas m'impressionner avec cette histoire de collier.

LADY RISTON. — Ah si!... Vous passionne même!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Et d'ailleurs qui me prouve que vous le détenez vraiment?

LADY RISTON. — Offrez-vous la joie de me confondre!

DE LINIÈRE. — Soit!... Admettons!... Je l'ai vendu!... Vous l'avez racheté!... Et après? N'est-ce pas mon droit strict de disposer de mes biens?

LADY RISTON. — Si!... Bien sûr!... Toutefois comme il est de notre devoir d'en tirer certaines conclusions.

DE LINIÈRE. — Votre devoir!... Laissez-moi rire!... *(Un temps.)* Et quelles conclusions, je vous prie...

LADY RISTON. — Par exemple... le 17 juin 52, jour de la transaction... vous étiez, indéablement, aux abois!...

DE LINIÈRE. — C'est possible!... Et alors?

LADY RISTON. — Alors?... *(Un temps.)* ous arrivons, tout naturellement, à nous mander... où?... quand?... et de quelle anière... depuis ce sombre jour, vous avez gagner tant d'argent?

DE LINIÈRE, *jouant la surprise.* — J'ai gagné l'argent... moi?

LADY RISTON. — Ah oui!... beaucoup argent!... Trop!... pour un diplomate!

DE LINIÈRE. — Vous avez fait mes comptes?

LADY RISTON. — Qu'allez-vous penser là? J'ai jà assez de mal à faire les miens... mais, ns notre profession, les indiscrétions sont onnaie courante... disons qu'on me les a ansmis...

DE LINIÈRE. — Qui?

LADY RISTON. — Des gens sérieux qui s'intéssent à l'argent.

DE LINIÈRE. — Au mien?... Trop aimable!... *n temps.)* Eh bien! Soit... Je vous oute... L'addition... donnez-moi l'addition!... frez-moi mon bilan, je suis anxieux de nnaître ma fortune.

LADY RISTON. — Elle est de taille, je vous en éviens.

DE LINIÈRE. — Tant que ça?

LADY RISTON. — Beaucoup plus!... Vous sposez, actuellement, de plus de cent millions argent frais, monsieur l'Ambassadeur!

DE LINIÈRE. — Mazette!... Où ça, que j'y ure!...

LADY RISTON. — Téléphonez à Zurich... la nque fédérale vous le confirmera! *(Un ence :)* Cent millions!... reconnaissez-le, c'est e somme!... Alors, tout naturellement, les s bien pensants... et autres margoulins de sse, se demandent ce que vous avez bien pu ndre pour empocher un tel bénéfice.

DE LINIÈRE. — Je partage leur curiosité.

LADY RISTON, *après un temps.* — Vous devez, nd même, bien avoir une petite idée là-ssus.

DE LINIÈRE. — Aucune!

LADY RISTON. — Fatigue cérébrale!... Surmege!... Vous devriez vous reposer, mon cher... vais donc vous aider.

DE LINIÈRE. — Vous êtes la bonté même... ais-je, à mon insu, un grand homme ffaires?

LADY RISTON, *froidement.* — Pas encore, nsieur l'Ambassadeur... mais vous êtes un heur.

DE LINIÈRE, *se cabrant.* — Madame!

LADY RISTON. — Tandis qu'à nos côtés, vous usez la galerie pour gagner du temps... froinent, ayant abandonné tout scrupule, vous ivrez le jeu de l'adversaire!... Tel un fuose du tapis vert, vous faites « sauter la pe »... En bref, faisant honneur au jargon habitués de tripots... « vous maquillez les mes », monsieur l'Ambassadeur!

DE LINIÈRE. — Le mot est joli!... Continuez!

LADY RISTON. — Ne raillez pas, monsieur, s avons tout deviné, tout compris... Alors que nous étions en droit de vous croire des nôtres... depuis des mois, dans l'ombre, vous misiez contre nous. Dès demain, si nous ne vous avions démasqué à temps, nous nous retrouvions désarmés devant un renversement d'alliances!

DE LINIÈRE. — Quelle imagination vous avez, lady Riston...

LADY RISTON. — J'ai celle que vous m'imposez!

DE LINIÈRE. — Alors... conclusions?... *(Un temps.)* J'ai, d'après vous, vendu mon âme au diable... serait-il dans vos intentions de me la racheter?

LADY RISTON. — Je n'en ai pas les moyens, mais l'occasion s'offrant aujourd'hui d'arrêter votre élan en vous coupant les ailes... j'en profite.

DE LINIÈRE, *souriant.* — On ne coupe pas les ailes aux rapaces!

LADY RISTON. — Si!... Quand ils volent trop bas!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Vous êtes décidément une femme de bon sens!... Je serais, néanmoins, curieux de savoir par quels diaboliques moyens vous comptez m'exécuter?

LADY RISTON. — Le collier, mon cher!

DE LINIÈRE, *d'un ton las.* — Encore ce collier!... Ce n'est plus une idée fixe, c'est une marotte.

LADY RISTON. — Ni l'une, ni l'autre... C'est un vœu!...

DE LINIÈRE. — Vous m'en direz tant!

LADY RISTON. — J'ai l'impression que si, demain, le bruit s'accréditait que Mme de Linière porte un faux bijou, parce que son diplomate de mari a liquidé l'authentique à l'étranger... votre position d'ambassadeur serait gravement compromise!... Sans doute ne seriez-vous pas perdu corps et biens, mais il suffirait alors d'un rien, d'une pichenette, pour vous pousser par dessus bord! *(Silence de Linière.)* Les gouvernements admettent la nécessité d'employer des gens douteux... voire même tarés, mais ils ont la prudence et la sagesse de s'en débarrasser, dès qu'ils les jugent compromettants.

DE LINIÈRE, *entre ses dents.* — Misérable!

LADY RISTON. — Pas de flatterie!... Vous savez, à présent, ce qu'il vous reste à faire. Donnant donnant... Je me tais, mais vous parlez!

DE LINIÈRE. — On n'est pas plus précis!... A la bonne heure, vous n'y allez pas de main morte!... *(Sur un ton rageur :)* Ah! Madame, si je ne me retenais pas!...

LADY RISTON, *posément.* — Je sais!... A votre place, j'en penserais tout autant... Mais nous sommes entre gens du monde...

DE LINIÈRE. — En êtes-vous tellement sûre?

LADY RISTON. — Tout au moins en offrons-nous l'apparence!... Et nous savons mieux que quiconque, juguler nos instincts... discipliner nos gestes... et nous insulter bassement avec des mots choisis... *(Un temps.)* Sans cette maîtrise, où irions-nous... Grands Dieux!

DE LINIÈRE. — Allons, madame, un peu de bon sens... votre Premier Ministre ne vient-il

pas, ce soir, ici?... Ne devons-nous pas parler à cœur ouvert?

LADY RISTON. — Cœur ouvert et bouche cousue, nous connaissons le procédé! Et je crains fort que Son Excellence n'ait en vous, qu'une confiance assez limitée... ne l'oubliez pas... à ses débuts il fut de votre bord... et comme l'affirment avec autorité vos ineffables gens du milieu... « il en connaît un bout »...

DE LINIÈRE. — Pas confiance en moi... ex-ambassadeur de France?

LADY RISTON. — C'est un titre, monsieur, ce n'est pas une qualité.

DE LINIÈRE. — Et vingt ans de carrière, madame... à vos yeux, qu'est-ce que c'est?

LADY RISTON. — Une sinécure pour vous... et deux guerres pour les autres!... *(Un silence.)* Alors... que faisons- nous?

DE LINIÈRE, *très posément.* — Rien de ce que, si astucieusement, vous suggérez!... *(Un temps.)* Mais j'ai mieux à vous proposer.

LADY RISTON, *méfiante.* — Ah oui... vraiment?

DE LINIÈRE, *froidement.* — Ce collier... vous allez me le donner!

LADY RISTON. — Contre quoi?

DE LINIÈRE. — Contre rien!

LADY RISTON, *s'esclaffant.* — Quel joyeux humoriste vous êtes.

DE LINIÈRE. — Tant mieux! si telle est votre opinion... je n'en espérais pas tant.

LADY RISTON. — Moi non plus!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Alors... c'est oui?...

LADY RISTON. — C'est non!... Et puisque les jeux sont faits... Bonsoir!

Elle gagne la droite.

DE LINIÈRE. — Où allez-vous?

LADY RISTON. — Changer d'air... en attendant que vous reveniez à la raison.

DE LINIÈRE, *ironique.* — Changer d'air!... Vous qui devinez tout, lady Riston... devriez savoir qu'on entre plus facilement chez moi qu'on n'en sort!...

LADY RISTON. — Dois-je comprendre que je suis votre prisonnière?

DE LINIÈRE. — Disons mon otage!... c'est plus flatteur!

LADY RISTON — Je n'en crois rien, mon cher... on m'aurait prévenue!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Donnez-vous donc la peine de descendre dans le hall, lady Riston... Vous y rencontrerez des gens dont la mine attentive et soupçonneuse vous dira l'intérêt qu'ils portent à vos moindres faits et gestes.

LADY RISTON. — Maquignon!

DE LINIÈRE. — Seulement!... C'est peu! *(Sur un ton léger :)* Et si vous vous penchez à cette fenêtre, vous découvrirez, dans le parc, un discret service d'ordre apparemment prévu pour Son Excellence... Mais je suis persuadé que ces messieurs auraient à cœur de vous faire escorter si vous commettiez l'imprudence de franchir la grille!... *(Un temps.)* Une femme, la nuit, se perd facilement!

LADY RISTON. — Je vous crois sur parole! Vous vous êtes bien perdu en plein jour! *(Un temps.)* Mais quelle prévoyance!... quel sollicitude!... Vous m'en voyez touchée!...

D'un geste preste elle a décroché le récepteur du téléphone.

DE LINIÈRE, *froidement.* — Vous devez bien penser qu'il est coupé.

LADY RISTON, *raccrochant.* — En somme vous connaissez tous mes trucs!...

DE LINIÈRE. — Pas tous!... Mais certains! Et je ne serais pas surpris d'apprendre que votre propre chambre est occupée...

LADY RISTON. — Puis-je vous demander raison de cette débauche d'imagination dont on appréciait l'inattendu... au temps des « Trois Mousquetaires »?

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Vous savez trop, lady Riston!... Nous ne pouvons ensemble marcher de pair... l'un de nous deux doit disparaître... Ce sera vous... ou ce sera moi!

LADY RISTON. — Si vous m'en laissez le choix... ce sera vous!

DE LINIÈRE. — Je ne crois pas! *(Un temps.)* Allons! Un bon mouvement!... le collier!

LADY RISTON, *éclatant en faux sanglots tout en s'effondrant dans un fauteuil.* — Ah c'est affreux!

DE LINIÈRE. — Vous en convenez?

LADY RISTON. — Ah oui!... Quel horrible chagrin ne me causez-vous pas!... Je vous supposais intelligent... et vous êtes bête... bête à pleurer!... Constatez-le, je ne m'en prive pas! *(Se dressant brusquement et sur un tout autre ton :)* Ainsi donc, monsieur l'Ambassadeur, vous avez la naïveté de penser que ce bijou qui vous tient aux entrailles, attend sagement votre bon plaisir sur un rayon d'armoire entre un colifichet et un sac de bonbons!... Pauvre type!... Il court, vous collier!... Il court! entendez-vous!... *(Un temps :)* Et si, cette nuit, par malheur pour vous, je n'apparaissais pas à l'aérodrome à l'heure convenue... demain, un ami sûr publierait aux quatre coins du pays, les preuves de votre turpitude et de votre félonie!

DE LINIÈRE, *lui prenant rudement les mains.* — Vous avez conçu tout cela!... Vous avez osé!... Vous avez pu?...

LADY RISTON. — Oui! Et sans honte... sciemment!... *(Un temps.)* Lâchez-moi, brute, lâchez-moi ou j'appelle.

DE LINIÈRE, *lui lâchant les poignets.* — Vous en privez pas, nul ne peut vous entendre. Et ceux qui le pourraient ne sauraient s'inquiéter!...

LADY RISTON. — Alors, finissons-en, ne vous gênez pas! Si le cœur vous en dit, tuez-moi, mais sachez-le bien, quoiqu'il arrive... vous êtes perdu!

DE LINIÈRE. — Garce!

LADY RISTON. — Traduisez, je vous prie, je ne comprends les mots grossiers qu'en anglais.

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Ainsi donc vous avez juré de me déshonorer?

LADY RISTON. — Je me suis juré de servir cause que je défends... sans plus!

DE LINIÈRE. — Et ma femme?... Ma femme, nt j'ai su gagner l'estime, la confiance... y nsez-vous?

LADY RISTON. — Non, pas du tout!... je ne nse qu'à vous et à moi!... La famille, on n occupera plus tard... Après!

DE LINIÈRE. — Après.... quoi?

LADY RISTON. — Après nous!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — C'est bien! us allez donc connaître la conclusion gique que j'entends donner à cet avilissant bat.

LADY RISTON. — Seriez-vous devenu raisonble?

DE LINIÈRE. — Très!

LADY RISTON. — Ah! tout de même!

DE LINIÈRE, *gagnant la gauche.* — Attendez, vous prie!

LADY RISTON. — Avec joie!... Attendre est e forme de l'espoir... J'adore attendre.

DE LINIÈRE. — Vous avez raison!... Vous ne ez pas déçue! *(Il sort à gauche. Lady Riston, restée seule, se dirige vers la galerie et y e un regard scrutateur et inquiet. Puis, elle croche avec précaution le téléphone, porte le epteur à son oreille, souffle dans l'écouteur raccroche. Un silence. Elle se dirige vers la rte de sa chambre et tournant délicatement poignée, tente de l'ouvrir. La porte résiste. nquiétude se peint sur son visage. Nouveau nce. Brusquement, venant du bureau de ière, l'éclat de deux détonations se fait endre. Lady Riston, plaquée contre la porte sa chambre, guette anxieusement celle du eau qui lui fait face. Un silence. De Linière, e et défait, entre de gauche. De Linière, ne voix sourde :)* Qui a fait cela? *(Silence lady Riston.)* Répondez!... Qui a chargé n revolver avec des balles à blanc?

LADY RISTON. — Moi!... Avec raison, j'apprédais vos réactions. J'ai peut-être fait eur sur la victime, mais à présent, nsieur, que vous le vouliez ou non... vous devez la vie!

DE LINIÈRE. — Momentanément, madame, s plus!

LADY RISTON. — Non!... Les gens ne se tuent ais deux fois... la mort est à sens unique... s votre geste n'aura pas été vain... *(Un ps .)* J'abandonne la lutte!... Pour la mière fois de ma vie, je déserte! *(Un nce. Lady Riston a ouvert son petit sac et ort un écrin :)* Tenez!... Voici votre collier!

DE LINIÈRE. — Mais...

LADY RISTON. — Si! Si! Prenez!... Vous ez de vous tuer, ce sera votre héritage... Il bien que, de temps à autre, le courage homme serve à quelque chose!

DE LINIÈRE, *prenant l'écrin et à voix basse.* Merci.

LADY RISTON, *après un temps.* — Vous n'avez qu'à reprendre le bijou que porte votre me... le faire soi-disant réparer et lui re son bien! *(Un temps .)* Chère petite de Linière! Elle me rappelle un funambule de mon enfance, qui dansait sur les flammes, sans jamais se brûler... *(Un temps :)* Mais vous!... quel type!...

DE LINIÈRE, *souriant.* — Et vous! Quelle femme!... *(Un temps. Il a sorti un portefeuille de sa poche)* A mon tour d'être fair-play! *(Lui tendant un télégramme diplomatique :)* Lisez ce télégramme!.. Il est chiffré... mais peut-être connaissez-vous notre chiffre?

LADY RISTON. — Cela dépend!... De quand date-t-il, votre chiffre?

DE LINIÈRE. — Il est tout récent, nous venons de le changer!

LADY RISTON. — Alors je le connais certainement. *(Elle parcourt le télégramme avec application. Un silence .)* Quoi?... On vous rappelle de Moscou?

DE LINIÈRE. — Oui! le vent a tourné... les girouettes ne sont plus à l'Est.

LADY RISTON. — Que va-t-on faire de vous?

DE LINIÈRE. — Pour l'instant, rien!

LADY RISTON. — Vous voici donc au chômage.

DE LINIÈRE. — Momentanément! On me propose Lisbonne! Oslo!... que sais-je... mais je me sens tellement las...

LADY RISTON. — Et Zurich... les cents millions...

DE LINIÈRE. — Ah oui! cette fameuse fortune! *(Un temps .)* Bien que déposés à mon nom... seul, le gouvernement pouvait en disposer, en vue d'une propagande que nous abandonnons.

LADY RISTON. — Ainsi vous nous revenez?

DE LINIÈRE. — Je n'étais pas tellement loin!

LADY RISTON, *après un temps.* — Alors je ne comprends plus... Cette tentative de suicide... pourquoi? *(Silence de de Linière.)* Suis-je indiscrète?

DE LINIÈRE. — Oui.

LADY RISTON. — Pardon!

DE LINIÈRE. — Il est vrai qu'après ce que nous nous sommes dit... un peu plus un peu moins... Vous serez la seule à savoir... je vous fais confiance.

LADY RISTON. — Je ne vous demande rien.

DE LINIÈRE. — Mais vous brûlez de savoir!

LADY RISTON. — Vous pensez!

DE LINIÈRE, *après un temps.* — Je ne vous confierai que l'essentiel mais cela vous aidera à comprendre bien des choses... à me juger moins durement... *(Un temps .)* Mon suicide?... Un moment de dépression, un retour en arrière, dont vous êtes responsable.

LADY RISTON. — Moi?

DE LINIÈRE. — Eh oui! vous!... votre menace de chantage m'a replacé devant une déchéance passée, une menace pour l'avenir que je commençais à oublier... *(Un silence .)* C'est exact, en 52, j'étais aux abois.

LADY RISTON. — La bourse... le jeu?...

DE LINIÈRE. — Non!... Une femme!... moins que rien... une p... *(Un temps .)* Pardon, le mot m'a échappé!

LADY RISTON. — Ne vous excusez pas, le terme est, paraît-il, flatteur dans l'intimité... *(Un temps .)* Vous disiez donc qu'une...

DE LINIÈRE. — Oui!

LADY RISTON. — ... Que vous avez aimée...

DE LINIÈRE. — Un pauvre amour, une passion imbécile... j'ai perdu pied!... *(Un temps.)* Les trente mille livres reçues à Londres, pour ce bijou, furent la rançon de notre rupture... à l'insu de tous, j'étais ruiné... Voilà, c'est tout!

LADY RISTON. — Trente mille livres!... Quelle générosité!...

DE LINIÈRE. — Dites plutôt quelle prudence!... A l'époque je n'eus pas le choix.

LADY RISTON, *après un temps.* — Au fond, c'est quand même un beau souvenir, une page de tendresse.

DE LINIÈRE. — Fichue tendresse!

LADY RISTON. — Il nous en faut un peu de temps à autre pour oublier notre métier.

DE LINIÈRE, *souriant.* — Vous l'oubliez souvent... vous?

LADY RISTON. — Jamais! mais j'ai des heures creuses...

DE LINIÈRE. — Avouez-le... pas tellement!...

LADY RISTON. — Cela dépend des saisons, le printemps généralement m'est néfaste.

DE LINIÈRE. — Ah bah!

LADY RISTON. — Alors je me défends contre moi-même, je me lance à corps perdu dans une ténébreuse affaire et le pauvre Amour qui me menaçait reprend son vol, déçu, devant ma volonté de l'ignorer... *(Un temps.)* Qui sait si de nous deux le moins malheureux n'est pas vous.

A cet instant de droite entre Flament.

FLAMENT, *entrant.* — Excusez-moi, monsieur.

DE LINIÈRE. — Entrez! Flament, entrez!

FLAMENT. — La voiture de Son Excellence vient d'entrer dans le parc... Devrai-je accompagner Son Excellence jusqu'à votre bureau?

DE LINIÈRE. — Inutile, nous allons descendre!...

LADY RISTON. — Pourquoi ne pas le recevoir ici?

DE LINIÈRE, *à Flament.* — Soit!... Alors, oui! Nous irons à sa rencontre. *(A Flament qui gagne la droite :)*... Flament! quand vous parlerez de lady Riston... parlez-en toujours en termes choisis... avec respect surtout... *(Un temps.)* J'ai, peut-être, parfois inconsidérément, médit d'elle... je m'en excuse!... *(Un temps.)* C'est une grande dame!...

LADY RISTON, *riant.* — Taisez-vous, monsieur l'Ambassadeur!... Dès qu'on me dit semblables choses, je me les répète... finis par les croire et, tel un homme d'Etat, m'accorde la faveur d'être quelqu'un... alors que je ne suis rien!

DE LINIÈRE. — Vous êtes charmante! Excusez-moi, le temps de prendre un papier, je reviens!

LADY RISTON, *souriant.* — Faites vite!

De Linière sort à gauche laissant la porte de son bureau entrouverte.

FLAMENT, *bas à lady Riston.* — Félicitations!... Vous paraissez au mieux tous les deux à présent... Que s'est-il donc passé?

LADY RISTON, *même jeu.* — Simplement que nous sommes allés l'un et l'autre jusqu'au bout de notre route... et que nous étant rencontrés à la croisée des chemins, nous nous sommes reconnus et compris!

FLAMENT. — J'en suis heureux pour vous et pour lui, madame... *(Un temps.)* Quand vous reverrais-je?

LADY RISTON, *souriant.* — Dans quinze ans, monsieur Flament!... Rappelez-vous, c'est notre lot! Adieu... *(Un temps.)* Ah! j'oubliais un mot encore... *(Un silence pesant puis :)* *un ton très ému :)* Vienne!... Le Prater!... chambre bleue!... Moi non plus n'ai pas oublié.

FLAMENT. — Merci!...

Il lui baise dévotement la main et sort gauche. Lady Riston, restée seule, essuie furtivement une larme qui perle à sa paupière. Un silence. Paraît le laquais portant un lourd chandelier d'argent à plusieurs branches dont les bougies sont allumées.

LE LAQUAIS, *annonçant.* — Son Excellence Premier Ministre de Grande-Bretagne.

Lady Riston se précipite vers la gauche pousse la porte du bureau de Linière.

LADY RISTON. — Pressez-vous, mon cher L'Angleterre est dans l'escalier! *(Paraît Linière.)* Votre cravate!

DE LINIÈRE, *inquiet.* — Qu'a-t-elle donc?

LADY RISTON, *rectifiant la position de nœud papillon.* — Elle est bien trop à gau pour un conservateur! *(D'un geste preste entraîne familièrement de Linière vers droite côté galerie. Puis face à la galerie, un large sourire et tout en tendant les mai* My dear friend... How do you do?...

RIDEAU

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. } Fondateur Georges OUD

... BUSSON, imprs, PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 1er trim. 1955, n° 80 P.

Flament Lady Riston

Lady Riston Rémi

6 FLAMENT. — *N'oubliez surtout pas mes insultes!*
LADY RISTON. — *Précisément, mon cher, je vous dois une politesse!* (ACTE II.)

7 LADY RISTON, à Rémi. — *Rendez-vous après-demain à Londres.* (ACTE III.)

8 DE LINIÈRE, à Suzanne. — *Vous ne comprendrez jamais rien aux affaires sérieuses.* (ACTE III.)

9 DE LINIÈRE. — *On ne coupe pas les ailes aux rapaces!*
LADY RISTON. — *Si!... Quand ils volent trop bas!* (ACTE III.)

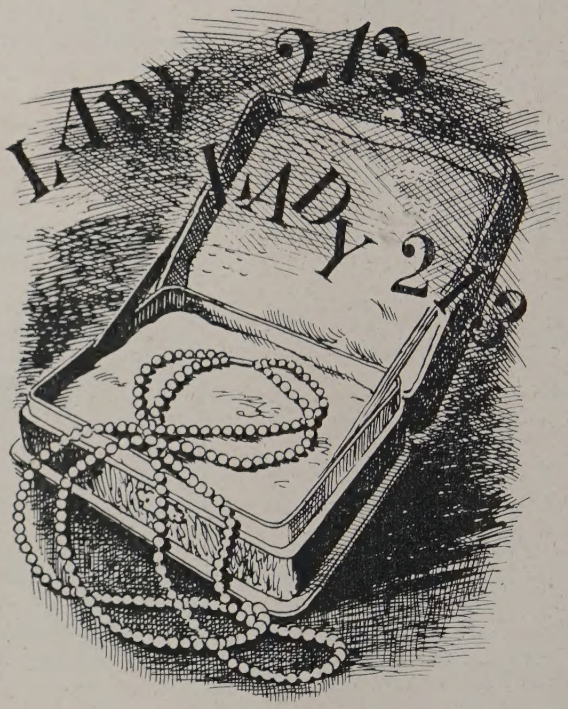
10 LADY RISTON, à de Linière. — *Tenez... voici votre collier... Si! Si! Prenez. Vous venez de vous tuer... Ce sera votre héritage...* (ACTE III.)

Suzanne de Linière

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Lady Riston de Linière

de Linière Lady Riston


LADY 213
LADY 213